

POÉSIE, SCIENCES ET POLITIQUE

UNE GÉNÉRATION D'INTELLECTUELS ITALIENS (1290-1330)

(Paru dans *Revue de Synthèse*, vol. 129, n° 4, 2008, p. 551-586)

Emanuele Coccia

Sylvain Piron

Comment faut-il décrire Dante durant les dernières années de sa vie (1320-1321) ? Il est certes l'auteur d'un poème inouï qui prodigue des leçons de théologie en langue vulgaire. Mais, répondant à la sollicitation de Giovanni del Virgilio, maître en rhétorique à Bologne, il termine également les premières *Eclogues* latines composées depuis l'antiquité¹. Il est aussi ce savant qui, de passage par Vérone, détermine publiquement une question sur l'emplacement respectif de la terre et des eaux. Théoricien de l'empire universel dans la *Monarchia*, il agit en même temps comme émissaire du prince de Ravenne auprès de la république vénitienne². Et lorsque le tyran milanais Matteo Visconti cherche un mage capable d'ensorceler le pape Jean XXII, le nom de l'Alighieri est évoqué comme l'un des rares qui soient jugés aptes à la tâche³. Il n'y a pas lieu de choisir entre ces différentes facettes ; toute la question est plutôt de savoir comment les articuler. Et pour cela, il n'est pas inutile de rappeler qu'en ces années, Dante n'est pas le seul aspirant à un savoir universel et à une gloire littéraire, engagé dans la vie politique de l'Italie du Nord. Au moment même où l'*Enfer* et le *Purgatoire* étaient publiés à Vérone, en 1317-1318, Albertino Mussato (1261-1329) venait d'être couronné poète lauréat à Padoue, récompensé pour sa tragédie historique imitée de Sénèque célébrant la liberté communale. La *Commedia* a rapidement suscité l'activité de commentateurs, le poète juif Immanuel Romano en a produit une adaptation en hébreu⁴, mais elle s'est aussi attirée une virulente réplique de la part de l'astronome et philosophe Cecco d'Ascoli (ca. 1270-1327), enseignant à Bologne au début des années 1320, qui exposa dans un long poème en vernaculaire ses propres doctrines naturelles, avant d'être condamné au bûcher par l'inquisition. D'autres profils inhabituels surgissent aussitôt dans l'entourage immédiat de ces personnages, tels le padouan Pietro d'Abano (ca. 1253-ca. 1316), médecin et philosophe, cherchant à produire un nouveau savoir

¹ HOLLANDER, 2001, p. 173-179. Cette démonstration de sa maîtrise littéraire classique était elle-même destinée à justifier le choix d'écrire en vernaculaire.

² PETROCCHI, 1997 est toujours la biographie de référence, à compléter par HOLLANDER, 2001 et GORNI, 2008.

³ On reviendra sur cet épisode à la fin de l'article.

⁴ IMMANUEL ROMANO, 2000. La biographie d'Immanuel est trop incertaine pour qu'on puisse donner des dates de naissance ou décès assurées. Son activité se déroule principalement dans les années 1320-1330.

naturel dominé par l'astrologie, ou Cino de Pistoia (ca. 1270-1336), simultanément poète et juriste de haut vol, lié aussi bien à Dante qu'à Cecco. La liste est loin d'être close. Parmi les Italiens nés entre 1250 et 1280, on compte un nombre étonnant d'individus excellent dans plus d'un domaine, souvent impliqués dans l'action politique, auteurs d'œuvres novatrices et ayant de surcroît une forte conscience de la singularité de leur démarche. À l'évidence, l'explication par le génie ne suffit pas ; pour comprendre le phénomène, il faut invoquer des conditions sociologiques et un contexte historique particuliers ; mais pour l'appréhender correctement, il faut avant tout modifier en profondeur la perception habituelle de ce qui constitue l'objet de l'histoire intellectuelle du Moyen Age central. Si l'on veut faire entrer Dante tout entier dans le tableau, il faut en élargir le cadre.

Cet article voudrait donc inciter à modifier le regard porté sur ce que, dans l'idiome local, on appellerait une « saison » de la culture italienne. En raison des effets de [552] longue durée dont ce moment a été porteur, il peut être tentant de le situer dans la généalogie de formes culturelles ultérieures en y voyant la préfiguration de modèles qui se déploient tout au long de la Renaissance. Mais lui réserver ce traitement reviendrait encore à le considérer comme une anomalie à sa date. Une publication récente a souligné l'existence d'une « exception italienne » au sein de la culture médiévale européenne, dont les expressions se traduisent dans différents domaines⁵. Notre approche est sensiblement différente en ce qu'elle vise à saisir un milieu intellectuel et culturel, non pas de façon morcelée, mais simultanément dans toutes ses dimensions, en l'étudiant en synchronie avec d'autres manifestations contemporaines. Notre revendication la plus forte consiste ainsi à faire de la saisie globale de ce moment, que l'usage italien définit significativement comme « l'époque de Dante », un contre-poids à la prédominance habituellement accordée aux savoirs universitaires produits dans l'Europe du Nord aux mêmes dates.

L'historiographie de la pensée médiévale cultive depuis longtemps un goût pour les oppositions fortes : philosophes en révolte contre les théologiens ou opprimés par eux, accueil ou rejet d'Aristote, conflit entre l'esprit laïc naissant et le conservatisme de l'Église ou combat entre foi et raison ; quelles que soient les variantes de ce grand récit, les régions et les savoirs périphériques sont habituellement jugés à l'aune d'une dramaturgie qui met au premier plan les écoles et l'université parisiennes des XII^e et XIII^e siècles. À l'époque déjà, un lieu commun présentait la France comme la terre du savoir, le sacerdoce étant associé à l'Italie et l'empire à l'Allemagne ; loin d'être neutre, cette formule a d'abord été lancée sur un mode polémique par Alexander von Roes, un Allemand vivant à Rome, hostile à l'élection d'un pape français dans les années 1280⁶. Les historiens ont cependant largement entériné cette confortable répartition des compétences en

⁵ HEULLANT-DONAT, 2000.

⁶ ALEXANDER VON ROES, 1954.

reproduisant de la sorte une hiérarchie des savoirs qui accorde le primat à la théologie parisienne. De ce fait, une autre configuration, parallèle mais toute aussi importante, est demeurée dans l'ombre. Il suffit d'inverser l'ordre des préséances pour s'en apercevoir. Du point de vue de Ronald Witt qui cherche à identifier, à la suite des travaux de Paul Oskar Kristeller, les origines médiévales de l'humanisme, l'engouement pour la logique qui saisit l'Europe du Nord au début du XII^e siècle et rend obsolète la pratique poétique savante au XIII^e siècle est l'anomalie historique qui fait du moment scolastique une étrangeté au sein de la culture occidentale⁷. En se déprenant d'habitudes transmises par le prestige du savoir universitaire parisien et par le découpage canonique des disciplines qui en est issu et qui perdure jusqu'à nous, on peut voir émerger un monde multipolaire aux contours moins bien définis. Les leçons de Carlo Dionisotti, qui proposait de relire l'histoire de la littérature italienne à partir des « distinctions et des définitions de temps et de lieux » peuvent valoir à une échelle plus vaste encore⁸. S'il existe indéniablement des facteurs d'unification à l'échelle du monde latin, on ne doit pas négliger pour autant les particularismes locaux et les effets de fragmentation. Ce qui est vrai d'un point de vue linguistique et politique est [553] également recevable pour ce qui est des pratiques intellectuelles. Au sein de l'Europe médiévale, à l'apogée de la grande scolastique, l'Italie du Centre et du Nord présente une physionomie particulière dont le trait le plus marquant est une organisation des savoirs qui rend possible des phénomènes de croisement et d'hybridation difficilement réalisables à Paris.

De façon relativement sommaire, nous chercherons ici à dresser les traits généraux de ce modèle, avant d'illustrer par des exemples plus détaillés ses trois points essentiels : la pratique poétique des savants, les communications entre disciplines universitaires et l'engagement dans la vie politique qui va généralement de pair avec les activités savantes et littéraires. Les lieux et les temps de cette exposition reproduiront ce qui fut le rayon d'action de Dante, de la Florence des années 1290 à la Vénétie des premières décennies du XIV^e siècle. Toutefois, comme on le verra, Bologne où il ne fit sans doute que passer brièvement, apparaîtra comme le centre de gravité de cette constellation. Et si les personnalités étudiées appartiennent pour l'essentiel à sa génération, il faudra également tenir compte de maîtres de la génération précédente qui, à différents titres, ont joué le rôle d'introducteurs ou d'initiateurs, tel le médecin Taddeo Alderotti († 1295) à Bologne, l'humaniste Lovato Lovati (1241-1309) à Padoue ou Brunetto Latini (*ca.* 1225-1293) à Florence.

Les causalités générales de ce moment intellectuel et culturel peuvent être présentées en fonction de conditions sociologiques propres à l'Italie centrale et septentrionale et l'on y viendra sous peu.

⁷ WITT, 2000.

⁸ DIONISOTTI, 1951.

Mais il est également possible de les saisir à partir d'un contraste avec la situation française, afin de faire ressortir un point d'articulation de cette « saison » italienne avec l'histoire de la philosophie telle qu'elle est classiquement entendue. Au moment même où l'évêque de Paris, Étienne Tempier, censurait lourdement l'enseignement des maîtres ès arts (1270-1277), la philosophie naturelle et morale d'Aristote a été reçue dans les milieux savants italiens hors du contrôle des théologiens et s'est diffusée sous des formes et dans des lieux inattendus. Cette stimulation philosophique a été un facteur déterminant du foisonnement intellectuel de cette période et sous cet aspect, la diversité des perspectives ouvertes en Italie est solidaire et complémentaire du travail accompli par les universitaires parisiens et anglais aux mêmes dates ; elle n'a toutefois produit ses effets qu'à la manière d'une étincelle rencontrant un terrain propice à l'embrassement. Le feu ne se serait pas propagé en l'absence de structures sociales et de conditions politiques favorables, en premier lieu du fait de la place dévolue au savoir et aux lettres dans les villes italiennes. On peut donc entamer ce panorama par un rappel des conditions particulières faites aux disciplines universitaires en Italie.

L'ORGANISATION DES SAVOIRS

Pour commencer, il peut être utile de relire, en négatif, un des textes fondateurs de l'université parisienne. Afin d'assurer l'essor d'une institution encore fragile, par la bulle *Super Speculam* du 22 novembre 1219, Honorius III permettait aux étudiants en théologie de recevoir intégralement les bénéfices de leurs prébendes pendant leurs années d'études ; dans le même temps, il bannissait l'enseignement du droit romain hors de la capitale ; en outre, son prologue visait à décourager les clercs de s'adonner [554] à l'étude des « sciences lucratives » qu'étaient la médecine et le droit civil, en rappelant des interdictions antérieures, prononcées au XII^e siècle, qui ne concernaient que le clergé régulier⁹. Cette bulle peut recevoir une explication contextuelle simple : dans une situation de lutte contre l'hérésie, les énergies devaient être mobilisées au service de la théologie. Dans une perspective de plus longue durée, on peut voir ici l'aboutissement d'un processus de séparation de l'Église et de la société engagé plus d'un siècle auparavant, produisant des effets paradoxaux puisqu'il conduit à laisser les sciences mondaines aux mains des laïcs. En appelant les clercs à se focaliser sur les disciplines « sacrées », ce décret a contribué à durcir une distinction qui avait jusqu'alors une pertinence épistémologique relativement faible.

Dans un essai stimulant, qui n'emporte toutefois pas la conviction sur tous les points abordés, Andrea Padovani a eu le mérite de souligner les liens étroits qui ont existé entre l'essor des enseignements juridiques, philosophiques et théologiques peu avant 1100 et la persistance

⁹ DENIFLE, 1889, p. 90-92.

d'échanges entre ces domaines au siècle suivant¹⁰. Pour saisir le phénomène dans toute son ampleur, il faut le comprendre plus largement, en fonction du mouvement historique de fond dont il est issu. La réforme de l'Église engagée dans la seconde moitié du XI^e siècle et prolongée de façon conflictuelle durant de longues décennies a été porteuse de conséquences intellectuelles multiples¹¹, qui ont affecté aussi bien les contenus que les styles de l'enseignement et de l'écriture savante, selon un cheminement qui n'a rien de linéaire et dans lequel il faut se garder d'identifier trop rapidement des positionnements politiques avec des orientations spéculatives ou interprétatives particulières. Pour exprimer cette causalité globale d'une formule simple, le projet de refondation de l'Église n'a pu faire l'économie d'une investigation en règle de ses fondements¹². Les réquisitions intellectuelles suscitées par ce chantier ne pouvaient entrer dans des cadres définis par avance. Par définition, elles ont emprunté des formes neuves et parfois inédites. Le modèle de la méditation métaphysique, telle que l'a pratiquée Anselme (d'Aoste, du Bec ou de Cantorbéry selon les moments de sa carrière sur lesquels on veut insister) a donné lieu à des chefs d'œuvres sans descendance immédiate. D'autres grandes figures de réformateurs, enseignant la théologie dans des écoles cathédrales, tels Yves de Chartres, ont contribué à inventer l'idée même d'un droit systématique de l'Église¹³. C'est dans cette filiation qu'il faut situer Irnerius, le plus célèbre des rénovateurs de l'enseignement du droit romain à Bologne dans les premières décennies du XII^e siècle, que des récits produits par des romanistes des générations ultérieures présentent comme le premier « illuminateur », capable d'expliquer les textes des compilations justiniennes, mais dont aucun écrit proprement juridique n'est conservé. Des travaux récents ont permis de lui attribuer un recueil de sentences théologiques, comparable à ceux qui pouvaient être produits en France dans la même génération par Pierre Abélard et ses disciples et qui se caractérise par une excellente [555] connaissance de saint Augustin¹⁴. Si l'on tire toutes les conséquences de cette découverte majeure, on comprend que le Lorrain Guarnerius/Irnerius, formé en France, enseignait les arts libéraux et la théologie au sein de l'école cathédrale de Bologne¹⁵. Ce sont ses qualités de latiniste et sa curiosité théorique pour les questions de justice qui ont conduit au renouveau de l'étude du droit romain classique. En ce qui concerne Gratien, auteur supposé du fameux *Décret* qui servit de base à l'enseignement du droit canon, un article de John Noonan a balayé le peu que l'on pensait savoir à son sujet, tandis que les travaux d'Anders Winroth ont mis en évidence l'existence de deux versions

¹⁰ PADOVANI, 1997.

¹¹ BERMAN, 1983 pour le droit.

¹² BOUREAU, 1992.

¹³ En dernier lieu, BRASINGTON, 2006.

¹⁴ Identifié par Ferruccio Gastaldelli (WILHELMUS LUCENSIS, 1983, p. XLVII-LIX), le texte a été publié par Giuseppe Mazzanti (GUARNERIUS IURISPERITISSIMUS, 1999).

¹⁵ MAZZANTI, 2006.

différentes du *Décret*¹⁶ ; la première est à nouveau un recueil d'autorités patristiques, comparable aux *Sentences* d'Irnerius et qui d'ailleurs dépend d'elles ; seule la seconde version porte des traces d'une connaissance du droit de Justinien¹⁷. Ce dernier indice suggère une rédaction de cette seconde version dans le milieu bolognais, sans que l'on puisse en certitude l'attribuer à Gratien lui-même, ce qui importe peu vu qu'on ne sait en fin de compte rien de lui, et pas même s'il a jamais été actif à Bologne. Selon toute vraisemblance, la production en deux moments successifs d'un recueil de citations des Pères de l'Église dérive encore une fois d'un enseignement théologique, délivré dans des écoles monastiques ou cathédrales. Le bourgeonnement des écoles privées de droit, tant civil que canon, aurait ainsi pris naissance à Bologne en mettant à profit une culture juridique initialement divulguée par des théologiens. Cette relecture des origines de l'enseignement du droit savant montre qu'il faut se garder de projeter des distinctions préconçues sur une pratique intellectuelle multiforme et une réalité institutionnelle qui est longtemps restée fluide ; il importe au contraire de suivre attentivement des processus, souvent longs et complexes, de différenciation entre disciplines¹⁸.

La théologie a continué à être enseignée à Bologne dans la seconde moitié du siècle, où officiait par exemple Guillaume de Lucques, auteur de commentaires sur le pseudo-Denys¹⁹. Le dépérissement de cet enseignement bolognais est concomitant de la fondation de l'université parisienne, après 1210, comme si les deux institutions s'étaient informellement partagé les rôles. Cependant, la fluidité des intérêts intellectuels n'a pas cessé pour autant : dès la fin du XII^e siècle, on repère une curiosité pour les questions naturelles qui tient sans doute à la relative proximité de l'école de médecine de Salerne, ainsi qu'au voisinage d'autres lieux de savoirs, tels que l'université de Naples, active durant le règne de Frédéric II. Il faut également compter, à partir des années 1260, avec le cercle des médecins et astronomes réunis à Viterbe, autour de la curie papale²⁰. Loin de freiner l'intérêt pour les sciences de la nature, la présence des papes et des cardinaux, particulièrement soucieux de leur santé et encourageant les recherches sur la question de la prolongation de la vie, a au contraire favorisé le dynamisme d'un milieu savant au sein duquel ont pu éclore et circuler des positions parfois hétérodoxes. [556]

Le point essentiel pour notre propos concerne le cadre institutionnel au sein duquel s'est produite l'éclosion philosophique de la seconde moitié du XIII^e siècle. La lecture et les commentaires des œuvres de philosophie naturelle d'Aristote dans les facultés des arts et de médecine de Bologne et Padoue ne se sont pas effectués sous la domination de la théologie et sous l'emprise d'un contrôle *a*

¹⁶ NOONAN, 1979.

¹⁷ WINROTH, 2000.

¹⁸ BOUREAU, 2006 et 2007 pour la théologie.

¹⁹ MAZZANTI, 2006. D'autres pistes sont suggérées dans MIRAMON, 2006.

²⁰ PARAVICINI BAGLIANI, 1991.

priori des enseignements, tel que l'avaient mis en place, avec plus ou moins de succès, les évêques parisiens²¹. Certes, la théologie a rapidement fait retour à Bologne, au sein des *studia* des ordres mendiants, mais dans des structures séparées de l'université. Tandis qu'à Paris, l'enseignement de la médecine prenait place dans une faculté distincte, à Padoue comme à Bologne, dans les années 1260, il s'est intégré au sein même de la faculté des arts ; au cours du demi-siècle qui a suivi, il était habituel d'étudier et d'enseigner dans les deux domaines. Cette situation a permis un croisement fertile entre recherche médicale et spéculation philosophique qui n'a pas connu d'équivalent à Paris ou Montpellier²². Le personnage central de ce mouvement est le florentin Taddeo Alderotti, mort en 1295, à l'âge de 80 ans selon une chronique ultérieure qui exagère peut-être son grand âge ; l'essentiel de son activité s'inscrit dans les trois dernières décennies du XIII^e siècle²³. Ses élèves constituent l'une des principales cohortes de la génération qui nous intéresse.

CULTURE CIVIQUE

Un effet majeur des décisions pontificales qui ont culminé dans *Super speculam* a été de renforcer la prédominance des laïcs dans les centres d'études italiens. Carlo Dionisotti a montré que cette distinction entre clercs et laïcs était une clé pour comprendre l'histoire de la littérature italienne²⁴. Ruedi Imbach a fait appel au même critère en histoire de la philosophie, précisément afin de situer Dante en son sein²⁵. Cette distinction d'état, souvent négligée, est en effet cruciale pour notre propos. Mais plutôt que de forcer le trait, il convient de le nuancer. L'un des caractères les plus remarquables de l'Italie du Moyen Age central est d'avoir produit une culture civique dans laquelle des clercs pouvaient prendre place, mais sans y exercer de monopole de la distribution du savoir, ni même prétendre y occuper le premier plan. De fait, la distinction entre clercs et laïcs ne coïncide aucunement avec une opposition idéologique irréductible. Elle concerne tout d'abord une série de privilèges économiques, politiques et sociaux. Pour un étudiant, l'accès aux ordres mineurs est un moyen de financer ses études à l'aide de prébendes ; il n'implique pas nécessairement une vocation religieuse forte et ne conduit pas toujours à une carrière ecclésiastique. Ce choix que fait par exemple Marsile de Padoue ne l'a pour autant pas isolé culturellement de ses proches, demeurés [557] laïcs, Albertino Mussato et Pietro d'Abano²⁶. Le cas de l'école médicale de Salerne est encore plus frappant ; alors qu'elle avait été principalement animée au XI^e siècle par des bénédictins du

²¹ BIANCHI, 1999. Sur les effets de longue durée de cette situation italienne, voir MONFASANI, 1993.

²² SIRAISSI 1973, 1981 et 2000 ; CHANDELIER, 2007.

²³ SIRAISSI, 1981 ; GENTILI, 2005b, p. 27-55. Sur l'enseignement de la logique, voir BUZZETTI, FERRIANI, TABARRONI, 1992.

²⁴ DIONISOTTI, 1967.

²⁵ IMBACH, 1989 et 1996.

²⁶ MARANGON, 1977. Marsile a été l'élève de Pietro et l'ami d'Albertino qui lui a écrit plusieurs lettres.

Mont Cassin, l'interdiction faite aux moines d'étudier la médecine n'a pas interrompu la continuité d'une école qui s'est maintenue, en poursuivant la production collective d'un corpus de commentaires et de questions, jusqu'aux premières décennies du XIII^e siècle²⁷.

L'opposition la plus forte, dans les écoles parisiennes du XII^e siècle, passait entre les moines et les étudiants qui, pour la plupart, n'avaient guère dépassé les ordres mineurs. La même distinction est encore vivante dans l'université du XIII^e siècle et elle sous-tend dans une large mesure les conflits opposant les religieux mendiants aux maîtres et étudiants séculiers. Dans le cadre italien également, la prise d'habit dans un ordre religieux implique généralement une adhésion plus étroite à un programme intellectuel spécifique. En pratique, on observe toutefois une certaine latitude, particulièrement chez les Dominicains ; ainsi, le Polonais Witelo enseigne les sciences à Padoue dans les années 1260 comme le ferait un laïc. Teodorico Borgognoni, fils d'un chirurgien bolonais, poursuit la même activité en dépit de son entrée dans l'ordre dominicain dans les années 1220²⁸. Dans le groupe des médecins bolonais élèves de Taddeo Alderotti, Guglielmo de' Corvi choisit la carrière religieuse au moment où il devient médecin des papes, accumulant en quelques années des bénéfices considérables qui lui permettent en retour d'occuper une place de premier plan au chapitre cathédral de Bologne²⁹. Torrigiani, autre élève de Taddeo, semble avoir rejoint une maison religieuse à la fin de sa vie³⁰, selon un trajet qu'avait suivi avant lui le poète Guittone d'Arezzo (ca. 1230- ca. 1294), entré dans un ordre militaire urbain, la Milice de la Vierge (également connu sous le nom de « frati gaudenti »). Ces trajectoires spirituelles individuelles s'inscrivent dans un champ culturel civique qui est pour sa part indéniablement dominé par des valeurs laïques. Un autre éclairage précieux est fourni par le dominicain florentin Remigio de' Girolami (ca. 1250-1319) ; ses sermons et traités politiques expriment théologiquement un idéal de paix civile³¹, qui s'inscrivent dans la continuité des œuvres du notaire laïc, Albertano de Brescia (ca. 1200-ca. 1270), auteur de traités moraux et religieux qui eurent un retentissement considérable³².

L'arrière-plan social de cette culture laïque est bien connu et peut être rappelé en quelques mots. La pratique du droit écrit s'était maintenue au cours du haut Moyen Age, si bien que le notariat n'avait jamais totalement disparu des villes italiennes, mais son importance s'est considérablement accrue avec la croissance urbaine du XII^e siècle. L'autonomie politique obtenue par les communes face à l'empereur Frédéric I^{er} lors de la paix de Constance, en 1183, a permis la constitution d'élites

²⁷ KRISTELLER, 1956 ; LAWN, 1963.

²⁸ McVAUGH, 2006, p. 13-23.

²⁹ SIRAI, 1981, p. 49-54. COURTENAY, 2001, signale un nombre important de médecins parisiens poursuivant des études de théologie au XIV^e siècle.

³⁰ SIRAI, 1981, p. 65.

³¹ PANELLA, 1985.

³² WITT, 2000, p. 59-62.

politiques et la [558] formation d'une classe d'administrateurs, ayant la possibilité d'accéder à des charges publiques. Au XIII^e siècle, les principales villes italiennes comptent des centaines de lettrés, formés au droit et à la rhétorique, qui exercent comme juges, chanceliers et notaires, à titre privé ou dans le cadre de fonctions communales, et qui sont fréquemment en même temps enseignants de grammaire³³. L'essor commercial donne lieu à une autre forme d'acculturation, davantage tournée vers l'usage de la langue vernaculaire et l'apprentissage de rudiments de mathématiques, comme c'est le cas à Florence où l'instruction de masse délivrée aux jeunes enfants produit un niveau exceptionnel d'alphabétisation³⁴. Les pouvoirs publics locaux, directement intéressés à la formation de ces milieux de lettrés, financent eux-mêmes des écoles de grammaires ; à la fin du XIII^e siècle, les enseignants des facultés de droit, des arts et de médecine sont directement stipendiés par les communes. L'université de Bologne est elle-même à l'origine de fondations rivales, à l'existence plus ou moins durable, créées à la faveur de l'exil d'un ou plusieurs maîtres, dès les premières décennies du XIII^e siècle à Padoue ou Arezzo et plus tardivement à Sienne ou Pérouse. Réservés de fait aux laïcs, le droit civil et la médecine offrent deux carrières qui permettent à des personnes d'origines parfois modestes d'accumuler prestige et richesse, en menant de front des carrières universitaires et une pratique de leur art chèrement monnayée : la réussite de Taddeo Alderotti en offre un exemple remarquable ; elle lui a valu une réputation d'avarice qui ne fait que traduire un enrichissement étonnant acquis au moyen de la science³⁵.

Laïcs, ces intellectuels sont le plus souvent mariés et pères de familles et cette particularité induit elle-même des effets notables ; à Bologne, depuis le XIII^e siècle, existent des lignées de médecins ou de juristes, universitaires et praticiens, qui transmettent leur savoir et leur clientèle de père en fils. Lorsque la réflexion porte sur la vie privée des lettrés, le débat n'est alors pas de savoir s'il faut se marier ou non ; les poètes padouans Lovato, Mussato et leurs proches déplacent un débat classique en s'interrogeant, dans une « *questio de prole* », pour savoir si, une fois marié, il convient ou non d'avoir une descendance³⁶. Sur la même question, Geri d'Arezzo échange des lettres avec Cambio da Poggibonsi³⁷. L'un des plus grands canonistes de la génération qui nous occupe, Giovanni d'Andrea (ca. 1270–1348), est lui-même un laïc. Sa situation de famille ne l'empêche aucunement d'être spécialiste du droit de l'Église. Les récits concernant le rôle qu'aurait joué auprès de lui sa femme et ses filles ont été enjolivés par la légende à partir d'éléments partiellement authentiques³⁸. Cet exemple signale du moins que le modèle de transmission familiale du savoir

³³ WITT, 2000, p. 90-91 rassemble de nombreuses données sur ce point.

³⁴ WITT, 1995.

³⁵ SIRAI, 1981.

³⁶ WITT, 2000, p. 106-108.

³⁷ WEISS, 1949, p. 110-119. La datation de cette correspondance n'est pas certaine.

³⁸ ROSSI, 1957.

pouvait admettre une timide présence des femmes, totalement exclues de l'université. Les rares exemples plus sûrement documentés montrent l'activité à Florence, au tout début du XIV^e siècle, d'une grammairienne nommée Clementia³⁹ et d'une poétesse connue sous le nom de Compiuta [559] Donzella dont trois sonnets sont conservés, qui fait ainsi écho à la tradition provençale des *trobairitz*⁴⁰. C'est une telle combinaison qui a rendu possible, quelques générations plus tard, l'émergence d'une Christine de Pizan, fille d'un astronome italien installé en France devenue femme de lettres.

La typologie que nous mettons en place pourra sembler singulièrement poreuse. La plupart des individus qui entrent dans ce cadre sont des laïcs, mais non la totalité. Presque tous sont universitaires, mais certains, à commencer par Dante, n'ont pas suivi d'études régulières. Une proportion importante pratique la poésie, pour la plupart en vernaculaire mais pour certains en vers latins. Quant à leurs intérêts scientifiques, c'est précisément la diversité des configurations singulières qui est la marque de ce moment. De même, leur implication dans la vie politique prend des formes variées. Le modèle des « communautés de savoir » peut servir à décrire ce foisonnement d'activités savantes et lettrées, à condition de l'employer d'une façon souple, en identifiant des cercles de tailles différentes, plus ou moins ouverts, imbriqués ou entrecroisés entre eux. À suivre cette perspective, on remarquera que ces communautés partielles ne sont pas nécessairement ancrées à des institutions. Lorsqu'elles le sont, il s'agit alternativement de lieux de savoirs universitaires ou politiques (communaux ou curiaux). L'inscription multiple de ces activités est sans aucun doute le trait le plus net de cette génération italienne, qui se trouve ainsi à la croisée de plusieurs modèles sociologiques des savoirs. Pour sa part, Nancy Siraisi décrit les médecins, actifs en Italie du Nord et du Centre dans cette période comme un milieu social et professionnel formé d'individus qui circulent entre différentes villes, où ils exercent tour à tour ou simultanément comme universitaires et comme praticiens⁴¹. Le même modèle peut être élargi pour décrire plus généralement les intellectuels italiens de cette génération. Qu'ils soient ou non universitaires, ils se partagent entre pratique et spéculation. Leur recherche scientifique porte sur plusieurs objets et peut s'exprimer aussi bien sous des formes scolaires que par l'expression poétique. Dans la plupart des cas, comme les « médecins-citoyens » dont parle N. Siraisi⁴², une part plus ou moins importante de leur activité est consacrée à un engagement civique ou politique.

Si le modèle du réseau est au final le plus adapté pour décrire dans son ensemble le phénomène étudié, c'est que celui-ci est caractérisé par la pratique du dialogue et par la circulation des hommes

³⁹ WITT, 1995, p. 101-102.

⁴⁰ CRESPO, 1988.

⁴¹ SIRAISSI, 2000, p. 145-150.

⁴² SIRAISSI, 1980, p. 72-95.

entre différentes villes et milieux. Retrouvant des usages plus anciens qui avaient perdu de leur acuité dans le modèle du savoir scolastique, une forte proportion des personnages considérés pratique assidûment l'échange épistolaire, y compris à des fins d'interpellation intellectuelle⁴³. À la différence de la situation parisienne, le débat savant a lieu non pas dans la confrontation orale de la salle de cours, mais dans une distance médiatisée par l'écrit épistolaire. Ces formes de dialogue sont également prépondérantes dans l'activité poétique. La circulation des personnes entre Toscane, Émilie, Vénétie et Lombardie, s'explique d'abord par ce que [560] l'on pourrait présenter sans exagération comme les effets d'un marché du travail intellectuel et politique. Les maîtres sont engagés comme enseignants ou praticiens par des universités ou des communes, ou sont invités par les seigneurs locaux, comme Dante à Vérone ou Ravenne. La circulation est accélérée, dans le cas des Padouans, par l'interdiction du recrutement local à la faculté des arts, destiné à éviter les pratiques de népotisme. Il arrive également que des juristes lettrés soient appelés comme podestats, pour exercer durant une période brève la magistrature suprême dans une cité qui n'est pas la leur. Mais il faut également tenir compte de la fréquence d'une circulation involontaire, causée par l'exil. Le bannissement, temporaire ou à vie, est alors la sanction de l'engagement politique dans un système partisan bipolaire (opposant guelfes et gibelins ou différentes factions guelfes entre elles) qui tolère mal la présence de minorités vaincues⁴⁴. Ce facteur de dispersion provoque des rencontres entre exilés. C'est autour de ce point commun que Cino da Pistoia et Cecco d'Ascoli se sont un temps rapprochés à Bologne. L'exil réunit aussi dans des destins similaires des êtres qui ne se sont jamais croisés. La mort vint ainsi trouver Albertino Mussato à Chioggia, au bout de la lagune vénitienne, à quelques encablure de sa Padoue natale, tandis que Guido Cavalcanti n'était rentré de Sarzana, aux confins de la Toscane, que pour mourir à Florence des fièvres contractées durant l'exil. Pour sa part, Dante a vécu banni de sa ville natale la seconde moitié de son existence. Ses multiples pérégrinations ont contribué à lui donner le sentiment très vif tant de la diversité linguistique que de la possible unité culturelle italienne, dont il a brossé le portrait dans le *De vulgari eloquentia*⁴⁵.

Ce point conduit à aborder un dernier aspect qui caractérise cette génération. Les acteurs dont nous parlons ont souvent eu la forte conscience, personnelle et collective, d'accomplir des œuvres originales et de participer à un mouvement porteur de nouveauté. Au plan collectif, différents indices autorisent à parler d'une conscience historique partagée. Dans la construction de leur identité, les cités italiennes avaient accordé une grande attention à la production de chroniques locales, qui ont souvent été parmi les œuvres vernaculaires les plus marquantes produites au cours du XIII^e siècle. La tradition s'est poursuivie dans la période qui nous intéresse et au-delà, sans

⁴³ GIUNTA, 2002.

⁴⁴ STARN, 1982.

⁴⁵ *De vulgari eloquentia*, I, ix-xix.

discontinuer. Le phénomène le plus frappant des dernières années du XIII^e siècle, qui s'est lui aussi prolongé durablement, a été la valorisation des idéaux de la république romaine⁴⁶. Dans la première moitié du siècle, Frédéric II avait fait revivre l'idée et les représentations de l'empire antique. Mais la redécouverte des origines romaines qui s'engage à la fin du siècle ne concerne plus les seuls symboles du pouvoir impérial. Comme l'a mis en évidence Charles Davis, le dominicain Tolomeo da Lucca, continuateur du *De Regno* de Thomas d'Aquin, est un témoin majeur de ce renversement des valeurs⁴⁷. On peut également prendre comme repère l'intervention de Lovato Lovati, le premier grand lettré padouan, qui a l'occasion de travaux urbains, en 1283-1284, a reconnu dans un sarcophage paléo-chrétien la tombe d'Anténor, fondateur mythique de la ville de Padoue, et a contribué à l'érection d'un monument à sa gloire, à proximité duquel [561] il fut lui-même enterré par la suite⁴⁸. Comme le note Bernard Guenée, l'introduction systématique de la référence historique dans les écrits politiques est une nouveauté des années 1290⁴⁹. Dans le cas italien, à défaut de voir cette énergie mobilisée dans une cause politique majeure, l'exemple fourni par l'Antiquité tend à concentrer ses effets dans la production culturelle.

Ce facteur doit être mis en relation avec l'autre face du phénomène qu'est la conscience qu'un certain nombre des personnalités considérées ont eu de leur génie personnel. L'orgueil de Dante n'est pas qu'un trait de caractère ; il exprime d'abord la certitude que le poète a de la grandeur de son œuvre. Le cas n'est pas isolé. Cecco d'Ascoli, dans la réplique cinglante qu'il adresse à la *Commedia*, se montre tout aussi certain de son propre génie et de l'immortalité que lui confèrera sa renommée⁵⁰. Le souci de la singularité de l'œuvre se traduit au niveau le plus concret, par une volonté de contrôler la diffusion de leurs propres écrits qui révèle l'adoption d'une posture d'auteur au sens moderne du terme. La *Vita nuova* est le premier texte littéraire de l'histoire européenne qui se présente lui-même comme un « livre », rassemblant un ensemble organisé de poèmes et leurs commentaires au sein d'un récit autobiographique. Sans minimiser l'importance de cette innovation, il faut la situer dans un mouvement plus vaste. À partir des années 1270, on voit des auteurs rassembler leurs corpus poétique dans des unités textuelles organisées, comme le font Guittone d'Arezzo en Toscane, ou le troubadour Guiraut Riquier (ca. 1230-1295) à la cour d'Alphonse X de Castille, qui lui aussi réunit sa poésie en ce qu'il décrit comme un « livre »⁵¹. Les mêmes tendances se manifestent aussi bien dans la production artistique contemporaine. Comme on le sait, Giotto est le premier artiste que ses contemporains aient reconnu comme doté d'une

⁴⁶ WITT, 2000, p. 187.

⁴⁷ DAVIS, 1974.

⁴⁸ WEISS, 1951, p. 8. BILLANOVICH, 1976, p. 93-98.

⁴⁹ MARSILE DE PADOUE, 1979, p. 2 (Introduction de B. Guenée, « Marsile de Padoue et l'histoire »).

⁵⁰ CECCO D'ASCOLI, 2002, IV, 1, vv. 3370-3378.

⁵¹ HOLMES, 2000.

individualité picturale, ce qui lui vaut d'être placé, par Dante et d'autres, au-dessus des peintres de son temps ; une abondante historiographie en a fait très tôt le premier possesseur d'un trait qui est devenu la signature de l'artiste de la Renaissance. Toutefois, le premier artiste qui ait exprimé en des termes saisissants la conscience de son individualité artistique n'est pas un peintre mais un sculpteur. Cette prééminence se comprend mieux si l'on se souvient de l'existence d'une longue tradition, depuis au moins le XII^e siècle, d'épigraphes laudatives de sculpteurs inscrites sur leurs réalisations⁵². Une dimension supplémentaire et inédite s'y ajoute dans le cas de Giovanni Pisano, qu'un connaisseur qualifie d'artiste « le plus personnel » de sa génération, comme en témoignent les sculptures extraordinairement expressives réalisées pour la façade de la cathédrale de Sienne. Dans un long texte gravé sur l'une de ses œuvres, il revendique son génie face à ses contradicteurs, affirmant que les dons qu'il a reçus lui interdisent de produire quoi que ce soit de difforme⁵³.

C'est également dans la sculpture que fait retour en Occident, à cette même époque, après plus d'un millénaire d'oubli, la production de portraits réalistes. Les premiers ont [562] d'abord été produits sous forme de masques mortuaires ornant des tombes dont les plus anciens, presque contemporains (ca. 1271), sont ceux d'Isabelle d'Aragon et du pape Clément IV. La statue personnelle de Boniface VIII, réalisée de son vivant, fit scandale, mais dans les deux premières décennies du XIV^e siècle, la production de portraits sculptés de personnes vivantes s'est multipliée, plusieurs décennies avant que n'émerge une forme picturale comparable⁵⁴. Il faut toutefois rappeler que le retable commandé à Giotto par le cardinal Giacomo Stefaneschi, sans doute à l'occasion du jubilé de 1300, pour orner la basilique du Vatican, contient une représentation du commanditaire visant à la ressemblance du modèle⁵⁵.

Cette insistance neuve sur la singularité des œuvres et des projets est un trait d'époque ; elle est en même temps une clé pour appréhender dans sa totalité ce moment d'histoire culturelle. Afin d'offrir une vision d'ensemble qui ne soit pas tributaire de découpages effectués au nom de canons disciplinaires solidifiés après coup, la démarche la plus sûre consiste à suivre des parcours individuels qui, comme on le verra, ne se laissent pas facilement enfermer dans des catégories figées. Une version plus développée de ce travail pourrait prendre la forme de biographies parallèles d'une génération d'intellectuels et d'artistes italiens. À défaut, nous proposerons ici quelques mises en situation des principaux traits du modèle qui vient d'être esquissé, à l'aide de témoins remarquables, en cherchant de la sorte à nouer les fils de récits qui sont habituellement présentés de façon disjointe.

⁵² MARIAUX, 2003.

⁵³ CASTELNUOVO, 1983.

⁵⁴ CASTELNUOVO, 1993 ; ANHEIM, 2007.

⁵⁵ GARDNER, 1974. Nous remercions Robert Lerner d'avoir attiré notre attention sur ce point.

POÉTIQUE DES SAVANTS

L'un des éléments les plus significatifs qui lient entre eux les acteurs de cette génération est la pratique de la poésie, principalement en langue vernaculaire. À travers cette activité se révèle un réseau transversal qui associe des individus de provenances sociales, d'éducation et de professions différentes. Fortement influencés par l'image de littérature qui s'est constituée à partir du XVI^e siècle, les historiens des origines ont eu du mal à saisir la richesse et la complexité du champ littéraire italien des origines. Depuis l'ouvrage célèbre de Luigi Valli qui décrivait les poètes du *stilnovo* comme un cercle ésotérique⁵⁶, on a plusieurs fois souligné le caractère collectif de la pratique poétique du *Duecento*, en remarquant qu'« une partie considérable de la poésie italienne du Moyen Âge est une poésie épistolaire »⁵⁷. Mais si l'on est revenu de l'ésotérisme du *stilnovo*, la tendance à présenter la pratique poétique comme « écrite par des poètes et adressée seulement à des poètes »⁵⁸ continue à dominer dans les présentations historiques. L'erreur de perspective sociologique sur la littérature consiste à l'aborder comme un champ de discours et de savoir entièrement séparé des autres⁵⁹. En réalité, ce n'est pas avant Pétrarque et largement grâce à lui que s'est imposée la figure du [563] poète dégagé de tout autre engagement social. *A contrario*, dans leur presque totalité, ses prédécesseurs exerçaient une profession et menaient souvent de front une activité politique. Ainsi, les « Siciliens » que l'on identifie classiquement comme la première « école poétique » de la littérature italienne, rassemblée à la cour de Frédéric dans les années 1230-1240, sont pour la plupart des notaires et des membres de l'administration curiale⁶⁰. L'un des plus importants d'entre eux, Giacomo da Lentini, que l'on crédite de l'invention de la forme du sonnet, est surnommé par antonomase « Il Notaro ». Les poètes toscans qui prennent le relais de ce groupe dans la seconde moitié du XIII^e siècle sont le plus souvent dans la même situation. Mais la classe des notaires ne forme pas simplement le milieu d'où proviennent ces poètes ; elle constitue surtout le public lettré auquel leurs compositions parviennent. Entre 1279 et 1333, à Bologne, plus d'une cinquantaine de notaires ont ainsi inscrit, sur les pages des registres publics communaux qu'ils étaient chargés de produire, plus d'une centaine de compositions poétiques en vulgaire, de genres variés ; une grande partie peut être attribuée à des auteurs identifiés, le plus souvent des Toscans, mais certains poèmes pourraient avoir été produits dans ce même milieu bolonais⁶¹.

⁵⁶ VALLI, 1928.

⁵⁷ GIUNTA, 2002, p. 86.

⁵⁸ GIUNTA, 1998.

⁵⁹ La même erreur de perspective est commise pour la poésie des troubadours par KOHLER, 1982.

⁶⁰ FOLENA, 1965.

⁶¹ FEO et ANTONELLI, 2003.

Jusqu'à ces dernières années, les commentateurs ont souvent pris au pied de la lettre les discussions poétiques que Dante a consignées dans le *De vulgari eloquentia* – qui par certains aspects constitue la première histoire de la littérature italienne – et dans la *Commedia*, en oubliant que ces jugements étaient énoncés par un auteur impliqué dans le champ qu'il décrivait. L'idée d'un « dolce stil nuovo » qu'il faudrait identifier à une école poétique consacrée à la célébration de l'amour profane relève d'un tel cas de figure. Dans un essai encore trop négligé, Robert Hollander a définitivement détruit ce mythe. La formule apparaît pour la première fois dans un passage célèbre du *Purgatoire*, mis dans la bouche de Bonagiunta Orbicciani, faisant figure de représentant de la génération précédente. L'expression doit être référée au projet littéraire qui conduit Dante de la *Vita nuova* à la *Commedia* et non pas à une esthétique partagée par un petit cercle de poètes d'avant-garde⁶². S'il existe des affinités stylistiques entre les Toscans de cette génération qui partagent une admiration pour Guido Guinizelli et un rejet de Guittone d'Arezzo, les relations qui les lient les uns aux autres sont plus complexes, tissées autant par l'amitié que par des conflits et des désaccords doctrinaux, et la « douceur » n'est pas le caractère constant de leur production. Pour aborder ces auteurs, il convient également d'abandonner d'autres préjugés issus d'une conception moderne de la poésie. La lyrique amoureuse médiévale n'est pas le lieu d'une pure expression du sentiment ; elle offre aussi, ou surtout, un véhicule pour transmettre des réflexions morales et philosophiques plus ou moins sophistiquées.

À cet égard, une figure marquante est celle de Guido Cavalcanti (ca. 1255-1300), issu d'une importante famille florentine, « premier ami » de Dante à qui la *Vita nuova* (1292) fut adressée, par une dédicace qui était en même temps un acte de distanciation, [564] avant que les deux poètes ne s'éloignent encore davantage dans les années suivantes⁶³. Dans l'historiographie florentine, Cavalcanti a très rapidement joui de la réputation d'avoir été un grand savant, « un des meilleurs logiciens que le monde ait connu et excellent philosophe naturel » selon la description donnée par Boccace dans le *Decameron* (VI, 9). Plus précisément, son trait distinctif tient à l'art avec lequel il a su incorporer une haute culture philosophique dans sa matière poétique. Les moqueries qu'il adresse à la lourdeur des syllogismes de Guittone témoignent de la supériorité dont il pensait jouir de ce point de vue⁶⁴. La gloire philosophique de Guido repose essentiellement sur une chanson, *Donna me prega*, que l'on peut comme prendre comme l'archétype de la poésie savante de cette époque. Manifeste philosophique, elle décrit l'amour comme un accident logé dans l'âme sensitive, issu de la vision de formes intelligibles dans l'intellect possible (*Vèn da veduta forma che s'intende / che prende nel possibile intelletto / come in subietto loco e dimoranza*, vv. 21-23). Subi comme une

⁶² HOLLANDER, 1997.

⁶³ PIRON, 2000, MALATO, 2004.

⁶⁴ GUIDO CAVALCANTI, 1978, p. 158-159, *Da più a uno face un sollegismo*.

nécessité et produisant des manifestations corporelles, l'amour est présenté comme un phénomène naturel et non pas comme l'objet d'un choix moral. La chanson dessine de la sorte un véritable portrait de l'homme averroïste, pour qui l'affectivité est un obstacle à la contemplation intellectuelle⁶⁵. Destinée à gagner les louanges de personnes douées d'intelligence, à l'exclusion des autres (*assai laudata sarà tua ragione / de le persone c'hanno intendimento / di star con l'altre tu non hai talento*, vv. 73-75), elle a produit des réactions aussi bien parmi les poètes que les philosophes et les médecins. Ou plutôt, faut-il dire, puisque ces désignations ne visent pas des groupes étanches, le débat sur la nature de l'amour et ses rapports avec la rationalité a produit dans le même milieu des réactions, aussi bien sous des formes poétiques que scolastiques. Ainsi Giacomo da Pistoia, maître de philosophie au *Studium* de Bologne à partir de 1290 et sans doute également médecin, a dédié à Guido Cavalcanti une *Quaestio de felicitate* apparentée au traité *De summo bono* de Boèce de Dacie, par laquelle l'universitaire a voulu montrer sa connivence avec les positions suggérées par la chanson⁶⁶. Dino del Garbo, médecin, auteur entre autres d'un commentaire au *Canon* d'Avicenne imprimé plusieurs fois au XVI^e siècle, et mort le 30 septembre 1327, a laissé un commentaire de la *canzone* de Cavalcanti, conservé dans la transcription autographe de Boccace dans le manuscrit Chigiano L. V. 176 de la Bibliothèque Apostolique Vaticane⁶⁷. Pour expliquer le poème, Dino met en œuvre toute son érudition philosophique et médicale (Aristote, Averroès, Avicenne), tandis qu'un autre commentaire, postérieur à 1315 et faussement attribué à Gilles de Rome, cherche à ramener le texte sur une ligne inspirée de Dante, réconciliant l'amour et la contemplation intellectuelle⁶⁸. La tradition des discussions [565] autour de *Donna me prega* s'est poursuivie jusqu'à Marsile Ficin, qui y a consacré un discours de son commentaire du *Banquet*.

Les rapports étroits entre philosophie et littérature ne se bornent pas au seul cas de Cavalcanti et de sa chanson *Donna me prega* ; ils sont typiques de la poésie italienne du XIII^e siècle, y compris dans le cas de compositions mineures et moins connues qui ne se présentent pas ouvertement sous une forme didactique. Sonia Gentili a récemment démontré que le sonnet anonyme 386 du célèbre *Canzoniere* Vatican Latin 3793 se réfère précisément aux problèmes discutés dans l'*Éthique à Nicomaque* et le *De anima* d'Aristote⁶⁹. Elle a également apporté les preuves de la grande influence qu'a exercée sur les poètes la traduction en toscan par Taddeo Alderotti de la *Summa*

⁶⁵ CORTI, 1981, GENTILI, 2005b, 2008.

⁶⁶ CORTI, 1981 ; ZAVATTERO, 2005 fournit une nouvelle édition critique et un aperçu complet des débats suscités par ce texte. La *quaestio* a été initialement éditée par Paul O. Kristeller dans un volume dédié à Bruno Nardi, qui avait été le premier à donner une interprétation « averroïste » de *Donna me prega*. Certains commentateurs, dont Sonia Gentili, préfèrent penser que la question est antérieure au poème et qu'elle l'aurait même provoqué. Il ne semble pas y avoir de critère objectif pour trancher ce point.

⁶⁷ DE ROBERTIS, 1974.

⁶⁸ GENTILI, 2005b, p. 196-201.

⁶⁹ GENTILI, 2005b, p. 181-186.

Alexandrinorum, abrégé de l'*Éthique* aristotélicienne⁷⁰. Ce codex du Vatican, décrit à juste titre comme « le plus riche manuscrit de la littérature italienne », composé à Florence autour de 1300, regroupe près de mille poèmes, classés par auteurs ou par formes poétiques ; Dante devait avoir en main un volume comparable, de dimensions plus modestes, au moment où il rédigeait le *De vulgari eloquentia*⁷¹. Cette extraordinaire anthologie transmet également les compositions poétiques d'un autre élève de Taddeo Alderotti, Torrigiano dei Torrigiani⁷². Auteur de l'ouvrage médical le plus philosophique que l'école médicale bolognaise ait produit, le *Plusquam commentum in eum quod microtegni alieni vocatur*, Torrigiani a enseigné la médecine et les arts à Paris⁷³. Dino del Garbo, alors maître à Bologne, semble avoir essayé d'empêcher la circulation de ses œuvres, ou du moins de s'être assuré de l'exclusivité de sa diffusion à Bologne. Ses compositions poétiques, dont l'une est adressée à la Compiuta Donzella, s'insèrent directement dans le débat sur la nature de l'amour dans lequel avaient été impliqués Dante et Cavalcanti ; elles défendent des positions théoriques très polémiques à l'égard de ce dernier⁷⁴.

Dans un registre différent, Cecco d'Ascoli offre un autre exemple de figure capable de réunir dans sa personne l'imagination poétique et le savoir scientifique⁷⁵. La carrière du philosophe Marchésan est mal documentée. Présent au moins dès 1318 à Bologne, son enseignement d'astrologie est attesté à partir de 1322, mais il avait sans doute débuté bien avant. En dépit de sa condamnation par l'inquisition, son œuvre scientifique n'a pas été totalement détruite ; nous sont notamment parvenus des commentaires à Alcabitius (*De principiis astrologiae*) et à la *Sphère* de Sacrobosco et un traité sur la question des épicycles (*De eccentricis et epicyclis*). Mais l'ouvrage qui l'a rendu célèbre est un long poème didactique inachevé que Gianfranco Contini a défini comme une « anti-*Commedia* ». Des études récentes ont montré que la composition de l'*Acerba* [566] s'est appuyée sur des encyclopédies et des *summae* de grande diffusion⁷⁶. Le poème est en effet conçu pour offrir, dans une narration très personnelle, une vision encyclopédique du savoir sur l'univers et l'être humain qui se présente ouvertement en opposition à Dante. Les dernières strophes du quatrième livre contiennent en particulier une charge contre les fables du poète qui imagine des choses vaines et raconte des faits inutiles (*Qui non se canta al modo del poeta / che finge imaginando cose vane ... Qui non se gira per la selva oscura ...*, vv. 4469-4674) ; laissant ces bavardages, Cecco préfère retourner à l'exposition du vrai (*Lasso le ciance e torno sul vero / le*

⁷⁰ GENTILI, 2005a et 2005b.

⁷¹ ANTONELLI, 1992, HOLMES, 2000, p. 70-100. FOLENA, 1964, p. 375, avait remarqué que si l'on ne disposait pas de ce manuscrit, la littérature italienne du *Duecento* serait réduite de moitié.

⁷² CATENAZZI, 1988.

⁷³ SIRAI, 1981, p. 59-60.

⁷⁴ GENTILI, 2005b, p. 205-216.

⁷⁵ THORNDIKE, 1946.

⁷⁶ ZAMBON, 1974, CAMUFFO et COSTANTINI, 1988.

fabule me fur sempre nimiche)⁷⁷. En dépit de ces invectives, répétées au fil de *l'Acerba*, Cecco fait au poème de son rival des emprunts considérables⁷⁸. Créant l'illusion d'un dialogue qui n'a sans doute jamais eu lieu, il feint de répondre à une demande, au sujet de la naissance de deux jumeaux ayant des degrés de noblesse différents, que lui aurait faite Dante avant de mourir⁷⁹.

Chacun à sa façon, Guido et Cecco illustrent une recommandation faite un peu plus tard par le juge padouan Antonio da Tempo dans sa magnifique *Summa artis rithmici* (1332), selon qui on ne peut être bon poète vernaculaire sans avoir étudié les arts et sciences⁸⁰. Dans ses *Dialogi ad Petrum*, Leonardo Bruni prend comme modèle de cette conception Dante lui-même, capable de réunir les trois vertus qui sont indispensables à former un grand poète : l'art d'imaginer (*fingendi ars*), l'élégance de l'expression (*oris elegantia*) et l'érudition dans plusieurs sciences (*multarum rerum scientia*)⁸¹. Dans l'élaboration de ce modèle du poète savant, laïc et vernaculaire, l'acculturation aristotélécienne de la seconde moitié du XIII^e siècle a tenu un rôle prépondérant mais ses modalités exactes restent obscures puisque l'on ne sait toujours pas précisément à quel environnement assigner la formation philosophique de Guido Cavalcanti et de Dante, un peu avant 1290 pour l'un et après cette date pour l'autre. La précision de leur connaissance des textes implique une fréquentation directe qui ne s'est pas limitée aux vulgarisations produites par Brunetto Latini ou Taddeo Alderotti.

Pour Dante, le principal indice est fourni par une phrase du *Convivio* II, XIII, dans laquelle il dit avoir cherché la *donna gentile* consolatrice « dans les écoles des religieux et aux disputes des philosophes ». Cette formule célèbre, parfois mal comprise, désigne des lieux de savoir marqués par deux orientations fort différentes. Sans avoir été étudiant de façon régulière dans les écoles des religieux à l'époque de sa première formation intellectuelle (1292-1295), il a pu assister aux disputes quodlibétiques des *studia* franciscain de Santa Croce et dominicain de Santa Maria Novella, et peut-être même à la formation théologique délivrée pendant l'année⁸². L'enseignement préparatoire en philosophie offert dans ces écoles était réservé aux seuls frères, à l'exclusion des clercs séculiers et des laïcs, [567] afin de ne pas se transformer en centres d'études profanes. Ce n'est donc pas là qu'il a pu assister aux « disputes des philosophes ». Un séjour, même bref, à Bologne de l'un et l'autre poètes au cours de ces années n'est pas à exclure. De la même façon, l'hypothèse d'un passage de Dante à Paris vers 1308-1310 ne semble pas impossible, à condition de ne pas y voir à proprement parler un séjour d'étudiant, mais plutôt de le comprendre comme un

⁷⁷ CECCO D'ASCOLI, 2002, IV, 12.

⁷⁸ CAMUFFO, 1987, SANTAGATA, 1990, p. 213-271.

⁷⁹ CECCO D'ASCOLI, 2002, II, 12, vv. 1439-1444.

⁸⁰ ANTONIO DA TEMPO, 1977.

⁸¹ BRUNI, 1994.

⁸² PIRON, 2000, DAVIS, 1965.

voyage destiné à observer à la source les discussions savantes. Quoi qu'il en soit, comme le montrent de nombreux envois et dédicaces, les liens entre jeunes lettrés florentins et bolonais étaient nombreux dans les décennies qui encadrent 1300. Des discussions initiées à Bologne ont pu se poursuivre à Florence dans un cadre informel. Par contraste, il faut rappeler que ce type de circulation des idées « dans des lieux privés » ou des « conventicules occultes » venait d'être proscrit par les statuts de l'université de Paris de 1276, pris au moment où le contrôle le plus sévère s'imposait sur l'enseignement délivré à la faculté des arts⁸³.

Le choix d'étudier simultanément philosophie et théologie et de traduire cette double éducation dans des formes poétiques est la grande originalité de Dante, qui se sépare sur ce point de tous ses contemporains. Ce choix, effectué au moment de sa première formation intellectuelle, après la mort de Béatrice, a fixé le dessin d'un paysage intellectuel qui est par la suite demeuré stable dans ses grandes lignes. Il n'y a pas lieu de voir dans la succession de ses œuvres une oscillation entre des inspirations philosophique et théologique, mais plutôt une conciliation originale de ces deux ordres de connaissance⁸⁴. Son projet d'un englobement de tous les savoirs hors d'un cadre universitaire n'a pas d'équivalent, même si Cecco a tenté encore une fois d'égaliser son rival. Le cinquième livre, inachevé, de l'*Acerba*, devait traiter de théologie mais il s'agit visiblement d'une pièce rapportée au projet initial, peut-être destinée à écarter les soupçons d'athéisme qui pesaient sur l'astronome⁸⁵. En revanche, pour ce qui est de l'usage d'une poésie vernaculaire savante redoublée par des commentaires en prose, Dante ne fait pas figure d'exception. Cecco a lui-même rédigé une glose latine de l'*Acerba* dans laquelle il mobilise ses écrits universitaires. Francesco da Barberino a de même glosé en latin ses *Documenti d'amore*, notamment afin de prémunir son texte en vulgaire contre des erreurs de copie qui l'auraient dénaturé⁸⁶. C'est encore ainsi que procède, pour son propre traité de morale en vernaculaire, Graziolo de' Bagnagliuoli, chancelier de la commune de Bologne, qui a par ailleurs rédigé le premier commentaire latin de l'*Inferno* dès 1324.

Cette pratique auto-glosatrice peut être située au confluent de plusieurs traditions. Si l'on prend comme référence le modèle fourni par les *accessus* aux auteurs classiques, un double saut est ici impliqué, qui consiste à la fois à accorder une dignité comparable à des textes vernaculaires récents et à se faire soi-même son [568] propre commentateur. Une piste est offerte par les troubadours qui ont exercé une stimulation majeure sur l'émergence de la poésie en langues italiennes au XIII^e siècle, et dont un grand nombre s'est fixé en Italie, notamment en Piémont et en Vénétie. Leur

⁸³ *Chartularium Universitatis Parisiensis*, 1899, I, n° 468, p. 538-539. Nous remercions Dragos Calma d'avoir attiré notre attention sur ce point.

⁸⁴ IMBACH, 1996, PIRON, 2000.

⁸⁵ Les rumeurs d'athéisme au sujet de Cecco, de Guido Cavalcanti ou de Pietro d'Abano mériteraient une étude plus poussée.

⁸⁶ GOLDIN, 1974-1975.

emprise culturelle demeurait forte vers 1300, comme le montre le *De vulgari eloquentia* qui situe constamment la poésie italienne en regard de son aînée provençale. Celle-ci a servi de modèle esthétique, mais aussi pour ce qui est des formes textuelles. Durant son long séjour à Trévise, le Quercynois Uc de Saint-Circ a produit la première vaste anthologie de poèmes des troubadours, accompagnée de *vidas* et *razos*, exposant la structure des poèmes et présentant la carrière de leurs auteurs⁸⁷. Cette association de poésies accompagnées d'explications en prose a pu fournir une inspiration formelle à la *Vita nuova*. Pour le *Convivio*, le modèle est davantage à chercher dans la *Consolation de la philosophie* de Boèce, qui associe des poèmes à contenu philosophique et leurs commentaires en prose. Si Dante n'a pas écrit de commentaire à la *Commedia*, il est certain qu'il en attendait et il en a livré lui-même par avance quelques principes herméneutiques dans sa fameuse lettre à Cangrande della Scala. Mais le statut de sa propre parole dans ce texte est bien plus complexe que ce qu'il en dit lui-même. La figure du poète théologien, recevant une inspiration divine, peut-être rattaché à une tradition qui passe par l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille, dernier grand poème savant produit par un théologien français avant l'âge scolastique⁸⁸ ; elle chemine tout au long de la Renaissance, à commencer par Mussato et Boccace. Comme l'a montré R. Hollander, la position qu'occupe Dante dans son *poema sacro* est sensiblement différente, puisqu'il s'agit pour lui d'énoncer sous forme poétique une véritable connaissance théologique, de parler en tant que *theologus poeta*⁸⁹. Quoi qu'il en soit de ce *distinguo*, de telles ambitions ont rapidement fait l'objet de critiques de la part des théologiens professionnels, principalement des dominicains qui défendaient avec fermeté la position de Thomas d'Aquin quant au rang mineur de la poésie dans l'exposition du savoir scientifique. Quatre ans à peine après le décès de Dante, le dominicain Guido Vernani produisit à Rimini une réfutation de la *Monarchia*, d'abord menée pour des motifs politiques dans un moment de grande tension entre le pape et les partisans de l'Empire. Sa préface s'adresse à Graziolo de' Bambagliuoli, aussi bien en tant que commentateur de Dante que responsable politique guelfe, pour le mettre en garde contre l'usage des fables en théologie⁹⁰. Cette méfiance s'est prolongée avec l'interdiction faite aux Dominicains de commenter la *Commedia* promulguée par le chapitre général de 1335. De son côté, Albertino Mussato avait reçu des critiques comparables de la part d'un autre dominicain, Giovannino da Mantova, auquel il répliqua de façon détaillée⁹¹. [569]

⁸⁷ FOLENA, 1976, HOLMES, 2000, p. 25-46. Uc est aussi l'auteur d'une grammaire de provençal.

⁸⁸ DRONKE, 1986.

⁸⁹ HOLLANDER, 1980.

⁹⁰ MATTEINI, 1958. Graziolo a pu y être d'autant plus sensible qu'à cette même date, Cangrande della Scala menait une campagne contre Bologne, au nom de Louis de Bavière.

⁹¹ MUSSATO, 2000, Epître XVIII, p. 41-48.

Juriste et poète, célèbre à chacun de ces titres, Cino da Pistoia est rarement étudié sous ces deux aspects simultanément⁹². Il est pourtant au cœur de la constellation intellectuelle que nous cherchons à décrire. Son parcours biographique est exemplaire à cet égard. Sa grande mobilité qui le conduit en France et dans diverses régions d'Italie lui permet de nouer des rapports d'amitié et d'échanges érudits avec les personnages les plus importants de la scène culturelle européenne, dans un spectre qui va du droit civil au droit canon, de l'astrologie à la littérature. Une étude du réseau de ses correspondants permettrait d'obtenir une image révélatrice du milieu intellectuel italien des années 1290-1330, dans lequel des personnes éminentes côtoient d'obscurs notaires bolonais⁹³. Né vers 1270, Cino a pu s'initier très jeune à l'étude du droit civil au *studium* de Pistoia où Dino del Mugello avait été invité en 1279 par la commune à enseigner pendant cinq ans le droit romain. Arrivé à Bologne, il étudie avec Francesco d'Accorso (le fils du célèbre Accurse), Lambertino de' Ramponi et le même Dino, et suit probablement aussi les cours du canoniste Giovanni d'Andrea. De ces années bolonaises datent ses relations avec Francesco da Barberino et Cecco d'Ascoli ainsi que ses premières compositions poétiques qui le mettent en rapport avec Dante. Entre 1292 et 1294, ses études le conduisent à Orléans où il suit les cours de Pierre de Belleperche. Rentré en Italie, il enseigne le droit civil à l'université de Bologne à partir de 1297. Exilé de Pistoia en 1303 pour des raisons politiques, il commence à fréquenter Florence⁹⁴. C'est dans cette période que ses relations avec Dante arrivent à leur acmé. Dans le *De vulgari eloquentia*, achevé en 1304-1305, Dante le cite plusieurs fois en modèle de composition poétique et se désigne lui-même comme « l'ami de Cino »⁹⁵. De retour à Pistoia, il devient à partir de 1310 conseiller de Louis de Savoie qui défend la cause de Henri VII et se rend avec lui à Rome pour préparer le couronnement de l'empereur, se faisant à cette occasion élire conseiller du tribunal impérial⁹⁶. Resté à Rome jusqu'en 1312, il suit l'empereur à Pise et y demeure jusqu'au décès de ce dernier en mars 1313, date qui marque la fin de son engagement dans la vie publique. Cino rédige alors la *Lectura in Codicem* (achevée le 11 juin

⁹² Voir quelques éléments dans FERRARA, 2005. Son œuvre poétique a été éditée dans *Rimatori*, 1939, p. 111-234 et *Poeti*, 1969, p. 423-923. Sur son activité de juriste, voir MONTI, 1924. En dépit de nombreux articles et études de détail, il manque une grande monographie.

⁹³ MONTI, 1924, p. 53 : « suoi amici furono Giovanni d'Andrea, Federico Petrucci, Gabrio degli Zamorei, Oldrado da Ponte, Agatone Drusi, Onesto Bolognese, Guido Novello, Lemmo da Pistoia, Bosone da Gubbio, Gentile da Fabriano, Cecco d'Ascoli e Dante Alighieri ».

⁹⁴ On date généralement de cette époque le sonnet adressé à Cecco d'Ascoli, qui lui demande d'interroger les astres pour savoir si Cino doit se rendre à Rome, rester près de « la belle fleur », qui désigne Florence, ou aller ailleurs (« e se m'è buon di gire a quella pietra / ov'è fondato 'l gran tempio di Giove / o star lungo 'l bel fiore o gire altrove »). Il est possible que cette demande, qui qualifie Cecco de « Ptolémée qui découvre le vrai » (« Dimmelo, o Ptolomeo, che 'l vero trove »), soit d'une date nettement postérieure. En 1324 il se rencontrèrent à nouveau à Bologne et Cecco lui dédia le poème « La invidia a me a dato sì de morso ».

⁹⁵ DANTE ALIGHIERI, *De Vulgari Eloquentia*, II, II, 9; I, XIII, 3; II, V, 4; II, VI, 6; I, X, 4; I, XVII, 3.

⁹⁶ CINO DA PISTOIA, *Lectura in codicem*, VIII, 53, *consuetudinis* 520 A.

1314), fait retour à Bologne, soutient l'examen doctoral, et enseigne par la suite dans les universités de Sienne et de Pérouse. Appelé à Naples [570] par Robert d'Anjou en 1330, il n'y reste guère mais revient rapidement à Pérouse où il meurt en décembre 1336.

Cette vie active, partagée entre droit, poésie et action politique, de même que ses multiples relations intellectuelles et amicales, se reflètent dans sa pensée et dans ses ouvrages. Dans un manuscrit du XV^e siècle de la Biblioteca Marucelliana de Florence figure une lettre du médecin Gentile da Foligno, concernant un cas que Cino lui avait soumis. Hermann Kantorowicz, qui a découvert cette lettre et l'a publiée dans un article qui a fait date, y voyait la naissance de la médecine légale, ou du moins le premier exemple d'une situation où un problème juridique était tranché par l'observation médicale, à la suite d'une demande d'expertise scientifique⁹⁷. Le cas sur lequel Cino devait exprimer son opinion était le suivant : un mari contestait la légitimité d'un fils dont sa femme avait accouché au septième mois de leur mariage ; il accusait son frère d'être le véritable père de l'enfant et de l'avoir conçu avant les noces. Insatisfait de la réponse classique donnée au problème par la *Lex septimo mense* (Digeste 1, 5, 12) qui affirmait qu'un enfant né au septième mois et bien formé doit être déclaré légitime, sans donner d'autre explication qu'une référence à l'autorité d'Hippocrate⁹⁸, Cino se tourna vers Gentile qui était alors son collègue à Pérouse (la lettre est datée, selon ce critère, des années d'enseignement de Cino à Pérouse). Lui ayant exposé le cas et la solution donnée par la loi romaine, il demandait au médecin de lui communiquer l'opinion de la science.

S'adressant à Cino avec des expressions très élogieuses, Gentile lui présenta les opinions des plus grands philosophes grecs, arabes, espagnols et chrétiens sur les différentes durées possibles des grossesses, en déclarant pour finir avoir abrégé dans cette lettre ce qu'il avait exposé avec plus de détails dans un traité antérieur⁹⁹. Dans son exposé, Gentile ne se contente pas de citer les autorités médicales (Hippocrate, Avicenne) et philosophiques (les *Problemata* d'Aristote, Algazel) ; il mentionne également ses contemporains, parmi lesquels Pietro d'Abano, qui soutient contre Hippocrate la possibilité d'une naissance dans le onzième mois, et Gilles de Rome¹⁰⁰. La lettre contient aussi une longue partie astrologique, exposant de quelle façon chaque mois de la gestation

⁹⁷ KANTOROWICZ, 1906, p. 121-122 : « Per la prima volta la giurisprudenza dei tempi moderni si rivolge alla medicina, cioè ad una scienza perfettamente da lei separata, per chiedere il suo aiuto nella soluzione dei problemi suoi. Per la prima volta un dotto giurista, dalla norma della legge, ricorre all'esperienza della vita, dal dovere all'essere. » En dernier lieu, voir CHANDELIER, 2007, p. 451-453.

⁹⁸ KANTOROWICZ, 1906, p. 121 : « *Septimo mense nasci perfectum partum iam receptum est propter auctoritatem divini viri Hippocratis et ideo credendum est eum qui ex iustis nuptiis septimo mense natus est iustum filium esse.* »

⁹⁹ KANTOROWICZ, 1906, p. 122 : « *Vir egregie domine Cyne! ecce quod queritis de temporibus partus secundum sententiam philosophorum maiorum ex graecis, arabibus, spanis et christicolis ...* » Sur la carrière et l'oeuvre de Gentile, voir CHANDELIER, 2007, p. 162-164, qui signale que le médecin est aussi l'auteur de poèmes en langue vernaculaire à présent perdus.

¹⁰⁰ KANTOROWICZ, 1906, p. 126 : *Paduanus autem Petrus ...* ; p. 127-8 : *tamen Egidius Romanus innuit ...*

de l'enfant est placé sous l'influence d'un des ciels. Cette réponse avait pour le juriste, fréquemment confronté à des interrogations sur la légitimité des naissances, un intérêt qui dépassait le seul cas soumis à examen. La lettre qui a été conservée parmi les écrits de Gentile, fut également intégrée par Cino dans [571] son commentaire sur la *Lex septimo mense*. Si elle ne figure pas dans l'édition de la *Lectura super Codicem*, elle a toutefois été citée à plusieurs reprises par des juristes ultérieurs, parmi lesquels il faut mentionner Bartole de Sassoferato, qui était à cette époque l'élève de Cino à Pérouse, ou Angelo degli Ubaldi. Pour finir, le conseil donné par Cino était de faire observer par des médecins compétents si le développement du nouveau-né était conforme à la durée du mariage, préférant une observation empirique à la stricte application du dogme juridique.

Il est rare de rencontrer un cas aussi flagrant de rencontre féconde entre deux sciences, sous la forme d'un dialogue savant entre collègues. Pour exceptionnelle qu'elle soit, cette situation a l'intérêt de faire ressortir l'unité d'un même milieu intellectuel. Le fait que des universitaires, juristes ou médecins, aient initialement fréquenté les mêmes facultés des arts constitue un facteur déterminant. À Padoue, à un niveau moins élevé, des maîtres ès arts tels Geremia da Montagnone ou Zambonino da Gazzo, interviennent dans plusieurs domaines, produisant aussi bien des manuels de rhétorique que de médecine¹⁰¹. Les cercles respectifs des juristes et des médecins étaient tout sauf cloisonnés, tant au point de vue des savoirs que des alliances familiales¹⁰². À ces types d'échanges se superposent d'autres rencontres nouées hors des institutions scolaires, entre des communautés que l'on considère habituellement comme fermées l'une à l'autre.

Comme l'écrit Moshe Idel, « tant au Moyen Âge qu'à la Renaissance, la coopération entre intellectuels juifs et chrétiens était beaucoup plus intense en Italie que dans tout le reste de l'Europe »¹⁰³. Cino pourrait presque servir à nouveau de point de passage. Le poète Bosone da Gubbio, qui avait été son correspondant, échangea des poèmes en vernaculaire avec Immanuel Romano, adaptateur en hébreu de la *Commedia*, alors que tous deux séjournèrent à Vérone autour de 1328 ; toutefois, le sonnet « Messer Bosone, lo vostro Manoello », composé par un tiers qui intervient dans leur échange, semble trop critique à l'égard de Dante pour pouvoir être attribué à Cino¹⁰⁴. Immanuel offre un exemple remarquable de poète savant juif, composant également des œuvres d'exégèse biblique et circulant dans plusieurs régions d'Italie, à la recherche de protecteurs ou de mécènes. Il s'inscrit dans un réseau de lettrés juifs qui possède de multiples points de contacts avec la culture chrétienne. Son cousin (ou peut-être son frère) Yehudah Romano, actif à Rome et à

¹⁰¹ WEISS, 1949.

¹⁰² MARANGON, 1977, p. 94-95, qui signale même la présence d'individus exerçant à la fois comme notaire et médecin.

¹⁰³ IDEL, 1996, p. 441.

¹⁰⁴ IMMANUEL ROMANO, 2002, p. 167-168 (postface de Guy Shaked). En sens contraire, ROSSI, 1988. La biographie d'Immanuel est encore très confuse, les dates de naissance et de décès variant de près de vingt ans. Son activité se situe principalement dans les années 1320.

Naples, entre 1310 et 1330, a traduit en hébreu de nombreux textes scolastiques d'Albert le Grand, Thomas d'Aquin et Gilles de Rome. S'il a aussi commenté le *De substantia orbis* d'Averroès, l'influence de Thomas est prépondérante, au point que l'on peut parler à son propos d'un « thomisme juif »¹⁰⁵. La fonction de traducteur, souvent assumée par les savants juifs, a également joué dans l'autre sens en favorisant la divulgation latine de textes de la tradition néo-platonicienne [572] dans les années qui nous intéressent¹⁰⁶. En certains cas, on peut véritablement parler de dialogues savants : Moshe de Salerne dans son commentaire au *Guide des perplexes* de Maimonide, composé autour de 1270, parle d'une collaboration étroite avec les scolastiques chrétiens Nicolas de Giovinazzo et Pierre d'Irlande, actifs à Naples¹⁰⁷. Il faut également mentionner le nom du grand Hillel ben Shemuel de Vérone qui cite littéralement le *De unitate intellectus* de Thomas dans son *Sefer tagmuley ha-nefesh* composé entre 1287 et 1291, afin de rappeler l'importance de ce centre comme point de contact entre lettrés juifs et chrétiens. C'est en effet lors de son premier séjour à Vérone, en 1303-1304, que Dante rédigea, ou du moins commença la rédaction du *De vulgari eloquentia*. Or, comme l'a récemment suggéré M. Idel, ce texte fait usage d'un concept rare de *forma prima cum anima concreata*, un hapax dans la production dantesque, dans lequel on pourrait voir un souvenir du concept abulafien de « forme de la parole » (*tzurat ha-dibbur*) qui est « naturelle, adhère à la bouche et est gravée dans le cœur (*haquqim ba-lev*) au moment de la naissance »¹⁰⁸. Abulafia était venu à Rome vers 1260 pour étudier le *Guide des perplexes* avec Hillel de Vérone ; il revint en Sicile en 1285, après un long séjour à Barcelone où il avait fondé un courant de cabale extatique. Si les hommes ne sont pas croisés, l'hypothèse d'une circulation, textuelle ou orale, à Vérone, vers 1304, est parfaitement plausible. Les trajets des personnages que l'on vient de présenter dessinent une géographie sensiblement différente de celle dans laquelle circulent les intellectuels chrétiens, davantage tournée vers le Sud de la péninsule, et liée de façon très étroite à la Catalogne.

LETTRES ET SAVOIRS POLITIQUES

Dans ses *Rerum memorandarum libri*, Pétrarque, par ailleurs avare d'éloges à l'endroit de ses prédécesseurs, fait une exception pour le Padouan Lovato Lovati, mais sa louange se teinte aussitôt de mépris : ce dernier aurait « confondu les neuf muses et les douze tables »¹⁰⁹. Le jugement n'est

¹⁰⁵ SERMONETA, 1976. Sur son activité de traducteur, voir en dernier lieu, RIGO, 1994.

¹⁰⁶ ZONTA, 1996, p. 141.

¹⁰⁷ HILLEL BEN SAMUEL, 1981, p. 4-26.

¹⁰⁸ IDEL, 1996. Cette identification n'empêche toutefois l'adhésion de tous les chercheurs.

¹⁰⁹ *Novem musuis duodecim tabulas immiscuisset et animum ab eliconiis curis ad forensem strepitum deflexisset...*, cité dans BILLANOVICH, 1976, p. 109-110.

pas de nature esthétique. Aux yeux de Pétrarque, Lovato aurait pu revendiquer le primat parmi les poètes « de notre époque ou de celle de nos pères ». On lui doit aussi la redécouverte de textes antiques rares, tels que les tragédies de Sénèque, et le retour à l'usage de la minuscule caroline qui fut par la suite la marque de fabrique graphique des humanistes : à tous égards, Lovato mérite d'être considéré comme le premier d'entre eux¹¹⁰. La critique est en réalité de nature sociale et vise la profession juridique que le padouan a continué d'exercer, au lieu de s'adonner à temps plein aux belles lettres. De fait, Lovato a été, à partir de 1267, membre du collège des juges du palais et a tenu un rôle important dans la vie politique communale, remplissant également l'office de podestat à Vicence durant l'année 1292. Sa noblesse et son [573] prestige lui font tenir le premier rang dans les documents notariés dans lesquels il figure, juste après les docteurs en droit¹¹¹. Au titre de ses multiples interventions publiques, il fut par exemple en 1306 membre d'une commission de sages qui autorisa la commune à verser à Pietro d'Abano un salaire cinq fois supérieur au tarif habituel¹¹².

On peut mettre en regard le rôle joué par Brunetto Latini (ca. 1225-1293) à Florence, comme introducteur de nouveaux savoirs et éclairer de la génération de Dante. Notaire de profession et lui aussi fortement engagé dans la politique de sa cité, Brunetto est principalement connu pour son *Trésor*, encyclopédie rédigée en français durant son exil à Paris, durant les années 1260, qui contient, en son centre, une traduction de la *Summa alexandrinum* produite à l'aide de la version toscane réalisée par Taddeo Alderotti¹¹³. Sa première idée était toutefois de composer une *Rettorica*, adaptant en toscan le *De inventione* cicéronien, qui fut achevée ultérieurement. Le choix d'écrire ce mot avec un double T, qui le rattache à l'étymologie de *rector* plutôt qu'à celle de *rhétor*, indique la fonction intrinsèquement politique dévolue à ses yeux à la rhétorique¹¹⁴. Les deux projets, initiés dans la même décennie, conduisent dans des directions apparemment opposées. Alors que se forme à Padoue un cercle élitiste, dédié à la découverte, l'étude et l'imitation de la littérature antique, on assiste à Florence au début d'un mouvement massif de traduction en toscan d'ouvrages classiques. Ronald Witt rapporte à juste titre cette divergence à une différence de structures sociales : les élites florentines se sont ouvertes à des familles enrichies par le commerce et la finance, l'ancienne noblesse étant écartée des groupes dirigeants, tandis qu'en Vénétie, le pouvoir communal est resté concentré aux mains d'une noblesse tirant ses revenus de propriétés foncières et peu encline aux

¹¹⁰ WEISS, 1951, BILLANOVICH, 1976, WITT, 2000, p. 20-21 qui rejette l'étiquette habituelle de « pré-humanisme », définie négativement de façon à conserver à Pétrarque le rôle de fondateur qu'il s'est attribué lui-même. La plupart des écrits de Lovato n'ont pas été conservés.

¹¹¹ De nouveaux témoignages de son activité apparaissent dans *Il « Liber contractuum » dei frati Minori di Padova e Vicenza*, 2002, p. 214, 228, 690, 798 (documents datés de 1290 et 1295).

¹¹² THORNDIKE, 1926. Gloire locale, Pietro d'Abano est une figure originale parmi les médecins italiens ; son projet est marqué par la volonté d'imposer l'usage de l'astrologie en médecine, voir JACQUART, 1993.

¹¹³ GENTILI, 2005b.

¹¹⁴ BRUNETTO LATINI, 2007 (introduction de Pietro Beltrami, p. XII-XIII).

activités commerçantes ; or, comme on l'a déjà vu, la culture marchande privilégie la langue vernaculaire, alors que les milieux juridiques sont d'abord tournés vers la pratique du latin¹¹⁵. En dépit de cet écart, dans les deux cas, l'activité littéraire reste inséparable d'un engagement civique fort.

Albertino Mussato, choisi par Lovato pour être son disciple préféré, peut ici servir d'exemple paradigmatique. Fils illégitime d'un noble des environs de Padoue, Mussato n'a pu mener de longues études. Devenu notaire, il a toutefois accédé lui aussi rapidement à des fonctions politiques de première importance, dans la ville et au dehors, puisqu'il fut par deux fois podestat d'une petite ville des alentours (Lendinara), exécuteur des ordonnances de justice à Florence et ambassadeur de la commune de Padoue auprès de Boniface VIII en 1302¹¹⁶. Dans les premières décennies du XIV^e siècle, Padoue et Bologne étaient parmi les derniers bastions du régime communal, alors que la plupart des grandes cités italiennes, les unes après les autres, se plaçaient sous la domination de seigneurs. La présence d'universités et de vastes communautés lettrées en leur sein ne [574] sont peut-être pas totalement étrangères à cette situation. À la différence de Bologne, Padoue se trouvait sous la menace d'un voisin agressif en la personne de Cangrande della Scala (1291-1329). Incarnation de la gloire militaire, jouissant du titre de vicaire impérial en Lombardie depuis 1311, le jeune seigneur de Vérone a mené d'incessantes campagnes contre ses voisins jusqu'à son décès, en 1329, dans Trévise qu'il venait enfin de conquérir. Mussato, blessé au combat en 1314 devant Vicence, demeura quelques mois prisonnier de Cangrande. Une fois libéré, il composa une tragédie inspirée de Sénèque qui, sous couvert d'une dénonciation de la longue tyrannie exercée sur Padoue par Ezzelino III da Romano (1237-1262), visait tout autant la menace que constituait le tyran véronais. L'idée d'un couronnement du poète, à la suite de pareil morceau de bravoure, revient à Rolando da Piazzola, neveu de Lovato et lui aussi juge et fin lettré. Destinée à célébrer tant la gloire du poète que la liberté communale, le 3 décembre 1315, jour de l'anniversaire de Mussato, une procession menée par le collège des juges et les maîtres et étudiants de la faculté des arts vint le saluer à son domicile pour l'accompagner en triomphe jusqu'au palais de la ville où il reçut la couronne de laurier¹¹⁷. La procession fut répétée deux fois, dans des années qui constituent une véritable apothéose du régime communal, marquée par l'institution d'un *defensor populi*, magistrat destiné à faire office de représentant du peuple¹¹⁸. L'apothéose padouane est inséparablement politique et culturelle puisqu'aux mêmes dates, Giotto, qui avait déjà peint la chapelle des

¹¹⁵ WITT, 2000, p. 21, 65-66, 81-83, 196.

¹¹⁶ WITT, 2000, p. 115-173.

¹¹⁷ CHEVALIER, 2004. Le précédent à cette cérémonie que constitue la réception solennelle par l'université de la *Chronica* de Rolandino, en 1262, au moment du rétablissement du régime communal, n'implique pas une semblable mobilisation des institutions civiques.

¹¹⁸ PIAIA, 2004, p. 194.

Scrovegni en 1304-1305, réalisait les fresques du *palazzo della ragione*. Outre les aspects de célébration politique et littéraire, avec l'implication de l'université, la glorification d'un individu vivant et la reprise de symboles antiques, on voit se condenser dans le couronnement la plupart des traits du modèle que nous avons cherché à construire. Loin d'être un événement isolé, il est au carrefour de tendances majeures de ce moment culturel italien. On comprend mieux de la sorte l'arrière-plan de la proposition de Giovanni del Virgilio, lettré padouan enseignant à Bologne qui promettait à Dante un triomphe comparable s'il composait une œuvre de même niveau pour célébrer les victoires de Cangrande (la gloire poétique ne s'obtient qu'à titre politique) et la réponse du Toscan qui laisse entendre que s'il rêve d'un couronnement, celui-ci ne pourrait avoir lieu ailleurs qu'à Florence (la gloire poétique et politique est inséparable d'une identité communale)¹¹⁹. Ce dialogue permet de cerner le triple enracinement politique de la *Commedia*, dans laquelle Dante parle et juge, avec des degrés d'intensité et de précision variables, du destin de sa ville natale, de l'espace italien et finalement de l'ensemble de la chrétienté.

La cérémonie n'eut lieu que trois fois. Dès 1318, alors que la commune avait appelé à sa tête Giacomo da Carrara qui signa aussitôt une paix avec Cangrande della Scala, Mussato était tombé en disgrâce et avait été condamné à l'exil. Cependant, ces oppositions et revirements politiques à l'échelle locale s'inscrivent sur le fond d'une structure de pensée largement partagée. Même au sein de sa lutte contre le tyran, dont la légitimité provient de son titre de vicaire impérial, Mussato en appelle lui-même à l'empereur. Comme pour la plupart des intellectuels-citoyens de cette époque, qu'ils soient favorables ou hostiles à la ligue gibeline menée par Cangrande, l'horizon politique indépassable est celui de l'empire qui doit garantir la paix des cités italiennes. Ce n'est pas un hasard si, tant Lovato Lovati que Geri d'Arezzo ont rédigé des traités, tous deux perdus, invitant à surmonter les divisions entre guelfes et gibelins¹²⁰. S'il est un événement qui a pu les réunir, ce fut assurément la venue en Italie d'Henri de Luxembourg, élu empereur en novembre 1308, couronné à Rome en 1312, et défait à Buonconvento, au sud de Sienne, en mars 1313. En l'espace de trois années, ce dernier rassembla autour de lui, à tour de rôle ou simultanément, un nombre important des lettrés qui nous occupent. L'épître V de Dante, rédigée en octobre ou novembre 1310, lui servit d'introduction auprès d'Henri qui venait alors d'arriver à Milan, tandis que trois autres lettres, adressées à l'impératrice au printemps suivant, célébraient la campagne militaire menée en Lombardie. Cino, comme on l'a vu, participa activement au couronnement romain. Mussato se joignit quelques temps à la suite du nouvel empereur et composa une épopée à sa gloire. On peut également mentionner dans ces parages un autre écrivain toscan de la même génération, Francesco

¹¹⁹ *Eclogae* I, 41-44.

¹²⁰ WEISS, 1949, p. 108 ; MARANGON, 1977, p. 93 ; WITT, p. 109.

da Barberino (1267-1348), dont la carrière littéraire fut moins précoce. Étudiant à Bologne dans les années 1290, notaire à Florence, puis condamné à l'exil, il enseigna dans plusieurs villes de Vénétie (Padoue, Venise, Trévise), avant de séjourner en Provence et France. Lui aussi adressa une épître enthousiaste au nouvel empereur, et revint à cette occasion en Italie, où il obtint finalement la licence universitaire en 1313¹²¹. Les énergies intellectuelles et littéraires que la cause impériale pouvait mobiliser étaient sans doute bien supérieures à ses capacités militaires. Elles témoignent toutefois clairement que la *Monarchia* de Dante n'a rien d'une pensée nostalgique coupée de la réalité : elle est au contraire l'une des expressions les plus sophistiquées de l'idéal politique dominant dans les milieux et les temps où elle fut rédigée.

Ce tableau permet de mieux appréhender, du point de vue de son contexte italien, l'œuvre et l'action de Marsile Mainardino de Padoue, dont la biographie est encore couverte de larges zones d'ombres¹²². Élève de Pietro d'Abano à Padoue, où ce dernier avait repris son enseignement à partir de 1305, il a fait partie, en 1315, des témoins de la profession de foi prononcée peu avant sa mort par le médecin, suspecté par l'inquisition mais protégé par sa commune. Entre temps, sa carrière s'était poursuivie à la faculté des arts de Paris, où il fut élu, honneur rarement réservé à un Italien, recteur de l'université en décembre 1312¹²³. Quelques années plus tard, il cherchait à revenir à Padoue, où il obtint l'expectative d'un canonicat en 1316. Dès sa première période d'études padouanes, il s'était lié d'amitié avec Albertino Mussato qui lui dédia ses *Evidentia tragediarum Senecae*. Dans sa préface, le poète emploie une formule qui revient également dans les premières phrases du *De gestis Italicorum*, dédié à Rolando da Piazzola, parlant de discussions fréquentes menées entre compagnons dans des tavernes (*dum sepe in diversoriis cum sodalibus...*) [576] sur des sujets politiques et moraux¹²⁴. L'autre indication de rapports étroits tient à une lettre de réprobation que Mussato adressa à son ami. La datation de ce texte est incertaine et son interprétation varie grandement selon le moment où l'on décide de la situer. Commencant par faire l'éloge du jeune savant, qui aurait initialement hésité entre le droit et la médecine, Mussato dit avoir encouragé Marsile à poursuivre dans l'étude de la physique ; l'engageant à présent à retrouver la voie de la science dont il s'est écarté, il lui reproche en termes métaphoriques de s'être rapproché de Matteo Visconti et de Cangrande della Scala¹²⁵. De fait, on sait qu'en 1319, Marsile fut l'ambassadeur des seigneurs lombards auprès de Charles de la Marche (le futur roi de France Charles IV), pour lui demander de prendre la tête de leur ligue, au moment où Cangrande et Matteo

¹²¹ THOMAS, 1883.

¹²² PINCIN, 1967.

¹²³ Sur ces années parisiennes, voir COURTENAY, 2004, qui néglige les liens maintenus avec Padoue et suggère que le *Defensor pacis* aurait pu être commencé en pensant aux rois de France.

¹²⁴ MARANGON, 1977, p. 93.

¹²⁵ MUSSATO, 2000, ep. XII, p. 169-171.

étaient tous deux déjà excommuniés par Jean XXII. La solution la plus vraisemblable est de penser que c'est après la paix signée entre Padoue et Cangrande, en 1318, que Marsile se rallia à ce dernier, ce que Mussato avait toutes les raisons de prendre comme une trahison¹²⁶.

Près de dix ans plus tard, dans son dernier exil de Chioggia, une autre lettre de Mussato à Marsile le montre réconforté de savoir que son ami a choisi le parti de Louis de Bavière ; il lui demande des informations afin de rédiger son ultime épopée politique, *Ludovicus bavarus*. Les liens entre les deux hommes ont donc été durables et profonds. Les modes d'expression fort différents du poète humaniste et du penseur scolastique ne doivent pas conduire à les opposer, mais au contraire inciter à les saisir dans leur complémentarité. Par son éducation universitaire, qui lui a donné à la fois une culture logique, médicale, juridique, philosophique et théologique, Marsile apporte tout ce qui fait défaut à Mussato. Signe qu'il a néanmoins fréquenté les milieux humanistes padouans, il met à profit des citations classiques empruntées à Geremia da Montagnone. Bien que les genres littéraires dans lesquels ils s'expriment soient sans rapport apparent, l'un et l'autre mettent en œuvre le même programme politique, – la paix civile dans la commune, inscrite au sein d'une vision d'un empire englobant.

ANTOINE DE PARME, UN AVERROÏSTE GIBELIN

Pour finir ce parcours, un dernier personnage appartenant à cette génération permet de lier différents morceaux du tableau. La vie d'Antoine de Parme, médecin et philosophe, est mal documentée¹²⁷. Probablement élève de Taddeo Alderotti, *magister* à Bologne avant 1306, sa carrière universitaire s'est poursuivie à Padoue (sans doute dans les années 1306–1309, alors que le *Studium* de Bologne avait été suspendu par [576] le pape Clément V) et Vérone. L'hypothèse d'un enseignement à Paris ne peut être appuyée sur aucun élément positif, mais sa connaissance des discussions parisiennes est trop profonde pour être de seconde main. Il intervient dans le débat des averroïstes parisiens sur la *virtus dei* et cite les positions et les opinions professées par ses contemporains rue de Garlande (*vico Garlandie*), siège de la faculté des *arts*, mais aussi lieu par excellence des *sectatores Averrois*, et entame un dialogue avec Jean de Jandun et Thomas Wilton¹²⁸.

¹²⁶ C'est l'opinion de MARANGON, 1977. PIAIA, 2004 pense au contraire, sans preuve suffisante, que Marsile se serait rangé aux côtés de Cangrande dès avant 1318.

¹²⁷ Sur Antoine et pour tout ce qui suit voir Dragos CALMA et Emanuele COCCIA, « Antoine de Parme, un averroïste oublié », dans *Averroïsme et Antiaverroïsme. Actes du colloque international de la SIEPM, Genève, 3-6 octobre 2006*, à paraître, et Dragos CALMA, « Noetics and Medecine in Anthony of Parma and the Italian Averroism. A Study and Edition of the *Questio De unitate intellectus* », dans Paul BAKKER, éd., *Psychology and Other Disciplines*, à paraître.

¹²⁸ Vat. lat. 2712, f. 55rb : *opinio que ad presens magis nova est in Garlandia ... quod primum principium nec est finitum nec infinitum in vigore*.

Dans une autre question, il mentionne et commente deux articles condamnés par Etienne Tempier en 1277¹²⁹. Comme d'autres élèves de Taddeo Alderotti, l'ampleur de son érudition et de sa curiosité intellectuelle interdit de le classer dans la seule histoire de la médecine. Auteur d'un commentaire sur la première fen du *Canon* d'Avicenne dont Bruno Nardi a montré que Dante l'avait lu et amplement utilisé dans sa *Quaestio de aqua et terra*¹³⁰, il a également rédigé de nombreuses *quaestiones* de médecine pratique. Sa production philosophique est remarquable par sa précision, son ampleur et sa radicalité. Antoine est en effet le premier averroïste qui lit et cite Siger de Brabant après la condamnation de 1277. C'est lui qui introduit les conceptions sigériennes à la faculté des arts de Padoue où, un siècle plus tard, Nicoletto Vernia et Agostino Nifo se proclameront ses héritiers. Il est également très probable que Dante soit arrivé à la connaissance des doctrines de Siger à travers Antoine, qui a composé deux traités sur l'unité de l'intellect possible. Le premier est une *Questio de unitate intellectus* récemment découverte dans un manuscrit de la Bibliothèque Universitaire de Budapest¹³¹. L'autre, les *Dubia et remotiones circa intellectum possibilem et agentem*, plus radicales dans leurs positions, se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque Vaticane¹³². La notoriété de ses positions est telle qu'une question anonyme du XIV^e siècle présente les opinions exprimées dans les *Dubia* comme étant la position philosophique de référence en faveur de l'unicité de l'intellect, opposée à la position des théologiens¹³³. Antoine n'a pas abordé en philosophe uniquement les questions de psychologie et de théorie des intelligences. Il a également composé des questions sur la logique et des commentaires sur le *De generatione et corruptione* et les *Météores* d'Aristote.

Comme la plupart des médecins de cette époque, sa participation et son engagement dans la vie politique sont forts. Dans les années 1319-1320, il réside à Milan, comme conseiller et médecin de Matteo Visconti. Un document le montre impliqué dans une [578] affaire politique de la plus haute importance¹³⁴. Interrogé après coup à Avignon, un prêtre milanais, Bartolomeo Cagnolati, rapporte avoir assisté à un entretien, en octobre 1319, lors duquel, en présence d'Antoine de Parme, Matteo Visconti lui aurait demandé de provoquer la mort du pape par des incantations et des fumigations appliquées à une statuette représentant Jean XXII. Ayant refusé d'accomplir cette tâche, Matteo suggère qu'Antoine se serait lui-même rendu à Vérone, à la cour de Cangrande della Scala, pour réaliser l'opération demandée. Toutefois, après un bref séjour en prison, Bartolomeo fut à nouveau sommé de réaliser l'opération par Galeazzo Visconti, fils de Matteo, qui menaçait de faire appel à

¹²⁹ Vat. lat. 6768, ff. 163r-165r.

¹³⁰ NARDI, 1958, p. 55-58.

¹³¹ Edition dans Dragos CALMA, « Noetics and Medecine ».

¹³² Edition dans Dragos CALMA et Emanuele COCCIA, « Antoine de Parme ».

¹³³ A ce sujet voir ERMATINGER, 1973.

¹³⁴ EUBEL, 1897, MICHEL, 1909, p. 277-281.

« Dante Alighero », meilleur mage que lui. Quelles qu'aient été les réelles qualifications en sciences occultes des différents protagonistes, l'épisode montre le rôle d'intermédiaire entre les chefs de la ligue lombarde que tenait Antoine, et ses rapports probables avec Dante. De fait, à la mort de Matteo Visconti, Antoine se réfugia à Vérone pour demander la protection de Cangrande. Mort en 1327, il est enterré avec sa femme, la marquise Mabilia Pallavicina, à Vérone, dans l'église de San Fermo Maggiore. Son tombeau, fastueux et réalisé selon la mode bolonaise, démontre l'importance de ce personnage, qui a été cité pendant deux siècles comme l'un des plus grands médecins de sa génération.

CONCLUSIONS

Cangrande ne survécut que deux ans à Antoine de Parme. Il décéda la même année que son adversaire de plume, Albertino Mussato. La même année 1327, l'exécution de Cecco d'Ascoli à Florence, le 16 septembre, fut suivie deux semaines plus tard par la mort naturelle de Dino del Garbo. Ces décès, pour accidentels et contingents qu'ils soient, marquent néanmoins la fin d'une époque¹³⁵. Astronome renommé, maître actif à Bologne depuis au moins 1318, Cecco avait été une première fois dénoncé auprès de l'inquisition en 1324. Les termes de cette condamnation ne sont pas connus avec précision mais le jugement s'est probablement traduit par la suspension temporaire de tout enseignement et l'interdiction permanente d'enseigner ou de soutenir certaines thèses. Cette surveillance inquisitoriale a pu l'inciter à quitter Bologne, en 1326, afin de rejoindre à Florence l'entourage de Charles de Calabre, fils de Robert d'Anjou, qui venait d'être nommé protecteur de la cité toscane. Cecco cherchait peut-être autant un revenu substantiel qu'une protection politique. Sa chute fut presque instantanée. Les sources ultérieures qui en font le récit ont certainement forcé le trait. Elles mettent en avant soit une dénonciation de Dino del Garbo qui aurait été jaloux de l'arrivée d'un concurrent, soit l'attitude de Cecco lui-même qui aurait établi des pronostics astrologiques néfastes pour les enfants du prince. Remis à l'inquisiteur et jugé relaps pour être revenu à des croyances pour lesquelles il avait été condamné à Bologne, il fut brûlé sur le champ¹³⁶.

Dans l'entourage de Charles de Calabre figuraient également trois laïcs – les premiers que nous rencontrons issus d'Italie méridionale – qui furent par la suite correspondants de Pétrarque. Comme l'a montré Samantha Kelly, il n'y a pas lieu [579] de surévaluer l'importance de ces personnages de second plan¹³⁷. Cette rencontre entre des hommes du Sud et du Centre d'Italie a pu

¹³⁵ Dans sa magnifique thèse de doctorat, Joël Chandelier est également sensible à cet aspect de fin subite d'une génération intellectuelle, en notant qu'un grand nombre de médecins décédèrent dans les années 1326-1327 (voir CHANDELIER, 2007, p. 103).

¹³⁶ THORNDIKE, 1926 et 1946.

¹³⁷ KELLY, 2003, p. 41-44.

avoir des effets, mais de façon plus diffuse. Dans l'immédiat, il est plus important de noter, la même année 1327, l'arrivée à Florence de l'humaniste Geri d'Arezzo, qui apportait avec lui une tradition de fréquentation des classiques latins développée depuis quelques décennies dans la cité arétine qui était le seul centre d'études capable de rivaliser avec Padoue en la matière¹³⁸. Mais le tournant le plus déterminant est d'une autre nature. Politiquement et militairement, au terme d'une décennie de lutte, ces années voient globalement la défaite des gibelins face à la papauté et ses alliés. La nouvelle épopée impériale de Louis de Bavière, arrivant finalement à Rome pour se faire couronner en avril 1328 après des années de tergiversations, s'acheva en fiasco. Hormis Marsile de Padoue, ses principaux partisans étaient des religieux franciscains, tous italiens à l'exception de Guillaume d'Ockham qui fut pris par accident dans l'aventure. La dimension religieuse schismatique de cette entreprise (Louis fit élire un anti-pape à Rome avant son couronnement) a sans nul doute largement contribué à empêcher l'adhésion des intellectuels laïcs qu'avait rencontrée Henri VII. La conséquence immédiate de cet échec fut un basculement de l'équilibre politique de la péninsule, désormais polarisé autour des cours d'Avignon et de Naples. Cette nouvelle donne politique eut un impact notable sur les formes et pratiques culturelles ; les intellectuels italiens de cette nouvelle génération embrassèrent généralement la carrière ecclésiastique.

Dans son manifeste pour le renouveau de l'histoire de la philosophie médiévale, Alain de Libera mettait en cause le primat accordé à l'intellectuel parisien, affirmant que la « communauté des savoir » au Moyen Âge est « transversale, éclatée ou plutôt inassignable à résidence »¹³⁹. Dante était toutefois bien seul, aux côtés de Maître Eckhart, à donner corps à cette déclaration programmatique. La formule est juste, peut-être plus encore que son auteur ne l'imaginait en l'écrivant. En cherchant à éclairer les unes par les autres une série d'œuvres intellectuelles de premier plan, produites par des hommes appartenant à la même génération, sans se laisser prendre au piège des découpages disciplinaires, nous avons fait apparaître un panorama « transversal et éclaté » de la pensée médiévale, en la saisissant dans ses expressions académiques et littéraires. Au final, l'Alighieri est tout sauf un acteur isolé et un génie solitaire. Le tableau est cependant loin d'être complet, puisque nous avons volontairement laissé de côté l'Italie religieuse de cette même période. On y trouverait des personnages aussi remuant et versatiles que les lettrés laïcs que nous avons suivis, tel Ubertain de Casale, ou d'autres usages savants de la poésie vernaculaire, dans les *Laudi* de Iacopone da Todi. La composante féminine aurait été plus affirmée, en faisant intervenir une série de grandes mystiques¹⁴⁰. Ce découpage heuristique ne visait qu'à faire ressortir le rôle prépondérant que jouèrent alors les intellectuels laïcs, qui ne se retrouve nulle part ailleurs en Europe avant le XVI^e

¹³⁸ WIERUSZOWSKI, 1953.

¹³⁹ DE LIBERA, 1991, p. 349.

¹⁴⁰ DALARUN, 2008.

siècle. Ce fait n'implique aucune extranéité des lettrés [580] à l'égard de la religion. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler que Pietro d'Abano, pourtant suspect d'hérésie et d'athéisme, s'est fait enterrer chez les franciscains de Padoue, dans la basilique de saint Antoine, dans un couvent où résidait alors un autre parent de Lovato, Bernardo de Piazzola¹⁴¹.

Il faut également souligner pour conclure que les enseignements à tirer de cette enquête italienne valent également pour d'autres régions d'Europe. Une fois le phénomène d'ensemble mis en lumière, il permet de découvrir ailleurs des formes analogues dans des états moins aboutis. On rencontre ainsi, aux mêmes dates, en Catalogne d'autres intellectuels laïcs tels qu'Arnaud de Villeneuve et Raymond Lulle qui interviennent avec fracas dans le débat théologique, l'un et l'autre étant symptomatiquement rejetés par la faculté parisienne. Il n'est d'ailleurs pas surprenant de découvrir que Lulle et Pietro d'Abano ont sympathisé durant leur séjour parisien. L'étude des rencontres entre médecins, astronomes et philosophes à la faculté des arts parisienne dans cette période mériterait sans nul doute d'être reprise en détail, dans une optique qui ne se focaliserait pas sur la question des effets des condamnations de 1277. De même, l'interaction entre savoirs scolastiques et littérature vernaculaire demanderait à être examinée sérieusement. En Angleterre, il est notable que le regain d'intérêt pour les auteurs classiques a commencé aux mêmes dates qu'à Padoue ou Arezzo, avec le franciscain Jean de Galles, suivi par le dominicain Nicolas Trevet, quoique sous une forme infiniment moins érudite. Le mouvement s'est néanmoins poursuivi et a donné lieu, dans les premières décennies du XIV^e siècle, à des productions dignes d'intérêt¹⁴². Si les leçons de cette étude peuvent donc valoir à une échelle plus large, il n'en reste pas moins que cette « saison » italienne présente un caractère distinctif indéniable¹⁴³.

¹⁴¹ *LIBER CONTRACTUUM, passim.*

¹⁴² SMALLEY, 1960.

¹⁴³ Nous tenons à remercier, pour leurs précieuses observations, Etienne Anheim, Damien Boquet, Blaise Dufal, Benoît Grévin, Samantha Kelly, Robert Lerner, Andrea Robiglio, Irène Rosier Catach, Irene Zavattoni, et plus que tout autre, Joël Chandelier.

Bibliographie

1. Sources

ALEXANDER VON ROES, 1958, *Schriften*, éd. Herbert GRUNDMANN et Hermann HEIMPEL, Stuttgart, Hiersemann.

ANTONIO DA TEMPO, 1977, *Summa artis rithmici vulgaris dictaminis*, éd. Richard ANDREWS, Bologne, Commissione per i testi di lingua.

BRUNETTO LATINI, 2007, *Tresor*, éd. Pietro G. BELTRAMI et al., Turin, Einaudi.

BRUNI (Leonardo), 1994, *Dialogi ad Petrum Paulum Histrum*, éd. Stefano BALDASSARRI, Florence, Olschki.

Chartularium Universitatis Parisiensis, 1889, éd. Heinrich DENIFLE, Emile CHÂTELAIN, Paris.

DANTE ALIGHIERI, 1996, *Ecloghe*, dans ID., *Opere minori*, vol. III, t. II, éd. Enzo CECCHINI, Milan/Naples, Ricciardi.

DE ROBERTIS (Domenico), 1974, *Il codice Chigiano L.V. 176 autografo di Giovanni Boccaccia. Edizione fototipia*, Rome, Archivi Edizioni-Florence, Alinari.

FENZI (Enrico), 1999, *La canzone d'amore di Guido Cavalcanti e i suoi antichi commenti*, Gênes, Il Melangolo.

GUARNERIUS IURISPERITISSIMUS, 1999, *Liber divinarum sententiarum*, éd. Giuseppe MAZZANTI, Spolète, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo.

GUIDO CAVALCANTI, *Rime*, 1978, éd. Marcello CICCUTO, Milan, Rizzoli.

HILLEL BEN SAMUEL, 1981, *Book of the Retribution of the Soul* (en hébreu), éd. Joseph B. SERMONETA, Jerusalem, 1981.

IMMANUEL ROMANO, 2000, *L'Inferno e il Paradiso*, Florence, La Giuntina.

IMMANUEL ROMANO, 2002, *Mahbereth Prima*, éd. Stefano FUMAGALLI, M. Tiziana MAYER, introd. Guy SHAKED, Milan, Aquilegia.

LAWN, Brian, 1963, *The Salernitan Questions. An Introduction to the History of Medieval and Renaissance Problem Literature*, Oxford, Clarendon Press.

Il «Liber contractum» dei frati Minori di Padova e di Vicenza (1263-1302), E. BONATO (éd.), Rome, Viella, 2002.

MARSILE DE PADOUE, 1979, *Oeuvres mineures. Defensor minor; De translatione imperii*, Paris, éd. et trad. Colette JEUDY et Jeannine QUILLET, préf. Bernard GUENÉE.

PIETRO D'ABANO, 1992, *Trattati di astronomia*, éd. et introd., Graziella FEDERICI VESCOVINI, Padoue, Programma.

Poeti del Dolce stil Novo, 1969, éd. Mario MARTI, Florence.

Rimatori del Dolce Stil Novo, 1939, éd. Luigi DI BENEDETTO, Bari, Laterza.

WILHELMUS LUCENSIS, 1983, *Comentum in tertiam ierarchiam Dionisii que est de De divinis nominibus*, éd. Ferruccio GASTALDELLI, Florence, Olschki.

2. Etudes

ANHEIM (Etienne), 2007, « I ritratti dei papi tra Roma e Avignone (1270-1370) », dans *Arnolfo di Cambio e la sua epoca. Costruire, scolpire, dipingere, decorare*, V. FRANCHETTI PARDO (éd.), Rome, Viella, p. 231-238.

ANTONELLI (Roberto), 1992, « Canzoniere Vaticano latino 3793 », dans *Letteratura Italiana. Le opere*, vol. I, *Dalle origini al cinquecento*, Turin, Einaudi.

ANTONELLI (R.), 1994, « La morte di Beatrice e la struttura della storia », dans *Beatrice nell'opera di Dante e nella memoria europea (1290-1990)*, Firenze, Cadmo, p. 34-56.

BERMAN (Harold J.), 1983, *Law and Revolution. The Formation of the Western Legal Tradition*, Cambridge (Mass.),

Harvard University Press.

BIANCHI (Luca), 1999, *Censure et liberté intellectuelle à l'université de Paris (XIII^e-XV^e siècles)*, Paris, Belles-Lettres.

BILLANOVICH (Guido), 1976, « Il preumanismo padovano », *Storia della cultura veneta. 2. Il Trecento*, Vicence, Neri Pozza, p. 1-110.

BOUREAU (Alain), 1992, « Droit et théologie au XII^e siècle », *Annales. Economies, sciences sociales*, 6, p. 1113-1125.

BOUREAU (Al.) 2006, « De l'enquête au soupçon. La fondation de la discipline théologique à l'université de Paris (1200-1350) », in J. BOUTIER, J.-C. PASSERON, J. REVEL (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, Editions de l'EHESS, p. 213-228.

BOUREAU (A.), 2007, *L'Empire du livre. Pour une histoire du savoir scolastique (1200-1380)*, Paris, Belles-Lettres, 2007.

BRASINGTON (Bruce C.), 2006, « Lessons of Love : Bishop Ivo of Chartres as Teacher » in *Teaching and Learning in Northern Europe, 1000-1200*, Sally N. VAUGHN, Jay RUBENSTEIN (dir.), Turnhout, Brepols.

BUZZETTI (Dino), FERRIANI (Maurizio), TABARRONI (Andrea) éd., 1992, *L'insegnamento della logica a Bologna nel XIV secolo*, Bologna, Istituto per la storia dell'Università.

CALMA (Dragos), « Noetics and Medecine in Anthony of Parma and the Italian Averroism. A Study and Edition of the *Questio De unitate intellectus* », à paraître dans *Psychology and the Other Disciplines*, Paul BAKKER (éd.).

CALMA (D.), COCCIA (Emanuele), 2008, « Antoine de Parme, un averroïste oublié », à paraître dans *Averroïsme et Antiaverroïsme, Actes du colloque international de la SIEPM* (Genève 3-6 octobre 2006).

CAMUFFO (Maria Luisa), 1987, « Presenze dantesche nell'Acerba di Cecco d'Ascoli », *Rivista di letteratura italiana*, 5, p. 90-100.

CAMUFFO (Maria Luisa.) et COSTANTINI (Aldo Maria), 1988, « Il fiore di virtù: una nuova fonte per l'Acerba », *Rivista di Letteratura italiana*, 6, p. 247-258.

CATENAZZI (Flavio), 1988, « Per Maestro Torrigiano da Firenze », *Rivista di Letteratura Italiana*, 6, p. 265-273.

CHANDELIER (Joël), 2007, *La réception du Canon d'Avicenne. Médecine arabe et milieu universitaire en Italie avant la peste noire*, Doctorat, EPHE, IV^e section.

CASTELNUOVO (Enrico), 1983, « Arte della città, arte delle corti tra XIII e XIV secolo », *Storia dell'arte italiana*, t. 5, Turin, Einaudi, p. 165-227.

CASTELNUOVO (E.), 1993, *Portrait et société dans la peinture italienne*, Paris, Montfort (éd. or. 1973).

CHEVALIER (Jean-Frédéric), 2004, « Le couronnement d'Albertino Mussato ou la renaissance d'une célébration », *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, 2, p. 42-55.

CORTI (Maria), 1983, *La felicità mentale. Nuove prospettive per Cavalcanti e Dante*, Turin, Einaudi.

COURTENAY (William J.), 2001, « Curers of Body and Soul: Medical Doctors as Theologians », dans BILLER (Peter) et ZIEGLER (Joseph), éd. *Religion and Medecine in the Middle Ages*, York, York Medieval Press, p. 69-75.

COURTENAY (W. J.), 2004, « University Masters and Political Power : The Parisian Years of Marsilius of Padua », dans *Politische Reflexion in der Welt des Späten Mittelalters*, M. KAUFHOLD (éd.), Leyde, Brill, p. 209-223.

CRESPO (Roberto), 1988, « La Compiuta Donzella », *Medioevo romanzo*, 13, p. 203-222.

DALARUN (Jacques), 2008, « Dieu changea de sexe, pour ainsi dire ». *La religion faite femme, XIe-XVe siècle*, Paris, Fayard.

DAVIS (Charles. T.), 1965, « Education in Dante's Florence », *Speculum*, 40, p. 415-435, repris dans Id., *Dante's*

Italy and other essays, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1984, p. 137-157.

DAVIS (C. T.), 1974, « Ptolemy of Lucca and the Roman Republic », repris dans *Dante's Italy*.

DE LIBERA (Alain), 1991, *Penser au Moyen Âge*, Paris, Seuil.

DIONISOTTI (Carlo), 1951, « Geografia e storia della letteratura italiana », *Italian Studies*, 6, p. 70-93, repris in ID., *Geografia e storia della letteratura italiana*, Torino, Einaudi, 1967, p. 25-54.

DRONKE (Peter), 1986, *Dante and Medieval Latin Traditions*, Cambridge, Cambridge University Press.

ERMATINGER (Charles. J.), 1973, « Gilles of Rome and Anthony of Parma in an Anonymous Question on the Intellect », *Manuscripta*, 17, p. 91-114.

EUBEL (Konrad), 1897, « Von Zaubereiunwesen anfangs des 14. Jahrhunderts », *Historisches Jahrbuch*, 18, p. 609-614.

FEO (Giovanni) et ANTONELLI (Armando), 2003, « La lingua dei notai a Bologna ai tempi di Dante », in *La langue des actes. Actes du XIe Congrès international de diplomatique*, Olivier GUYOTJEANNIN (dir.), Paris, Editions en ligne de l'Ecole des chartes [en ligne : <http://elec.enc.sorbonne.fr/document297.html>].

FERRARA (Sabrina), 2005, « La poésie politique de Cino de Pistoia », *Arzana*, 11, p. 215-255.

FOLENA (Gianfranco), 1964, « Überlieferungsgeschichte der altitalienischen Literatur », *Geschichte der Textüberlieferung der antiken und mittelalterlichen Literatur II*, Zürich, Atlantis, p. 319-537.

FOLENA (G.), 1965, « Cultura e poesia dei Siciliani », *Storia della letteratura italiana. Le origini e il duecento*, Milan, Garzanti, p. 271-347.

FOLENA (G.), 1976, « Tradizione e cultura trobadorica nelle corti e nelle città venete », *Storia della cultura veneta, I. Dalle origini al trecento*, Vicence, Neri Pozza, p. 453-562.

GARDNER (Julian), 1974, « The Stefaneschi Altarpiece : A Reconsideration », *Journal of the Courtauld and Warburg Institute*, 37, p. 57-103.

GARGAN (Luciano), 1971, *Lo studio teologico e la biblioteca dei domenicani a Padova nel tre e quattrocento*, Padoue, Antenore.

GENTILI (Sonia), 2005a, « Destini incrociati. Taddeo Alderotti docente allo Studio bolognese e la letteratura italiana delle origini », *Quaderni di Filologia Romanza*, 17, p. 169-210.

GENTILI (S.), 2005b, *L'uomo aristotelico alle origini della letteratura italiana*, Pref. di P. DRONKE, Rome, Carocci.

GENTILI (S.), 2007, «L'amour entrave-t-il la raison?», *Critique*, n° 716-717, p. 91-101.

GIUNTA (Claudio), 1998, *La poesia italiana nell'età di Dante. La linea Bonagiunta-Guinizzelli*, Bologne, Il Mulino.

GIUNTA (C.), 2002, *Versi a un destinatario. Saggio sulla poesia italiana del Medioevo*, Bologne, Il Mulino.

GOLDIN (D.), 1974-1975, « Autotraduzione latina nei Documenti d'amore di Francesco da Barberino », *Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere e Arti*, 133, p. 371-392.

GORNI (Guglielmo), 2008, *Dante. Storia di un visionario*, Bari, Laterza.

HEULLANT-DONAT (Isabelle), 2000, (dir.), *Cultures italiennes (XIIIe-XVe siècle)*, Paris, Cerf.

HOLLANDER (Robert), 1980, « Dante theologus-poeta » dans ID., *Studies in Dante*, Ravenna, Longo, p. 39-89.

HOLLANDER (R.), 1999, « Dante's 'Dolce Stil novo' and the Comedy », *Dante. Mito e Poesia, Atti del secondo Seminario dantesco internazionale (Monte Verità, Ascona 23-27 giugno 1997)*, M. PICONE et T. CRIVELLI (éd.), Firenze, Cesati, p. 263-281.

HOLLANDER (R.), 2001, *Dante. A Life in Works*, New Haven-Londres, Yale University Press.

HOLMES (Olivia), 2000, *Assembling the Lyric Self. Authorship from Troubadour Song to Italian Poetry Book*,

Minneapolis, University of Minnesota Press.

IMBACH (Ruedi), 1989, *Laien in der Philosophie des Mittelalters. Hinweise und Anregungen zu einem vernachlässigten Thema*, Amsterdam, Grüner.

IMBACH (R.), 1996, *Dante, la philosophie et les laïcs*, Fribourg-Paris, Editions universitaires-Le Cerf.

IDEL (Moshe), 1996, « À la recherche de la langue originelle : le témoignage du nourrisson », *Revue de l'histoire des religions*, 213, p. 415-442.

JACQUART (Danielle), 1993, « L'influence des astres sur le corps humain chez Pietro d'Abano », dans RIBÉMONT (Bernard), dir. *Le corps et ses énigmes au Moyen Age*, Caen, Paradigme, p. 73-86.

KANTOROWICZ (Hermann), 1906, « Cino da Pistoia e il primo trattato di medicina legale », *Archivio storico italiano*, 37, p. 115-128.

KELLY (Samantha.), 2003, *The New Solomon. Robert of Naples (1309-1343) and Fourteenth-Century Kingship*, Leyde, Brill.

KÖHLER (Erich), 1982, *Literatursoziologische Perspektiven. Gesammelte Aufsätze*, Henning KRAUSS (éd.), Heidelberg, Winter.

KRISTELLER (Paul Oskar), 1956, « The School of Salerno : Its Development and Its Contribution to the History of Learning », *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Rome.

MALATO (Enrico), 2004, *Dante e Guido Cavalcanti. Il dissidio per la Vita nuova e il 'disdegno' di Guido*, Rome, Salerno.

MARANGON (Paolo), 1977, « Marsilio tra preumanismo e cultura delle arti. Ricerca sulle fonti padovane del I discorso del *Defensor pacis* », *Medioevo*, 3, p. 89-119.

MARIAUX (Pierre Alain), 2003, « Quelques hypothèses à propos de l'artiste roman », *Médiévales*, 44, p. 199-214.

MATTEINI (Nevio), 1958, *Il più antico oppositore politico di Dante, Guido Vernani*, Padoue, Cedam.

MAZZANTI (Giuseppe), 2006, « La teologia a Bologna nel secolo XII », *Divus Thomas* (Bologna), 44, p. 118-135.

McVAUGH (Michael), 2006, *The Rational Surgery of the Middle Ages*, Florence, SISMELE.

MICHEL (Robert), 1909, « Le procès de Matteo et Galeazzo Visconti », *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, 29, p. 269-327.

MIRAMON (Charles de), 2006, « Innocent III, Huguccio de Ferrare et Hubert de Pirovano. Droit canonique, théologie et philosophie à Bologne dans les années 1180 », *Medieval Church Law and the Origins of the Western Legal Tradition. A Tribute to Kenneth Pennington*, W. P. MÜLLER, M. E. SOMMAR (éd.), Washington, Catholic University of America Press, p. 320-346.

MONFASANI (John), 1993, « Aristotelians, Platonists, and the Missing Ockhamists; Philosophical Liberty in Pre-Reformation Italy », *Renaissance Quarterly*, vol. 46, p. 247-276, rééd. dans Id., *Greeks and Latins in Renaissance Italy. Studies on Humanism and Philosophy in the XVth Century*, Aldershot, Ashgate, 2004.

MONTI (Gennaro Maria), 1924, *Cino da Pistoia giurista, con bibliografia e tre appendici di documenti inediti*, Città di Castello, Il Solco.

NARDI (Bruno), 1958, *La caduta di Lucifero e l'autenticità della Quaestio de aqua et terra*, Turin-Rome, Società Editrice Internazionale.

NOONAN (John T.), « Gratian Slept Here: The Changing Identity of the Father of the Systematic Study of Canon Law », *Traditio*, 35, p. 145-172.

PADOVANI (Andrea), 1997, *Perché chiedi il mio nome ? Dio, natura e diritto nel secolo XII*, Torino, Giapichelli.

PANELLA (Emilio), 1985, « Dal bene comune al bene del comune: I trattati politici di Remigio dei Girolami nella Firenze dei bianchi-neri », *Memorie domenicane*, 16, p. 1-198.

PARAVICINI BAGLIANI (Agostino), 1991, *Medicina e scienze della natura alla corte dei Papi nel Duecento*, Spolète, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo.

PETROCCHI (Giorgio), 1997, *Vita di Dante*, Bari, Laterza.

PIAIA (Gregorio), 2004, « The Shadow of Antenor : on the relationship between the *Defensor pacis* and the institutions of the city of Padua », *Politische Reflexion in der Welt des Späten Mittelalters*, KAUFHOLD (Martin) éd., Leyde, Brill, p. 193-207.

PINCIN (Carlo), 1967, *Marsilio*, Turin, Giapicchielli.

PIRON (Sylvain), 2000, « Le poète et le théologien : une rencontre dans le *studium* de Santa Croce », *Picenum Seraphicum*, 19, p. 87-134, repris dans J. BIARD, F. MARIANI ZIANI (éds.), *Ut philosophia poesis. Questions philosophiques dans l'écriture de Dante, Pétrarque, Bocacce*, Paris, Vrin, 2008, p. 73-112.

RIGO (Caterina), 1994, « Egidio Romano nella cultura ebraica : le versioni di Yehudah b. Mosheh Romano », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, 5, p. 397-437.

RIGO (C.), 1999, « Per un'identificazione del sapiente cristiano Nicola da Giovinazzo collaboratore di rabbi Mosheh ben Shelomoh da Salerno », *Archivum fratrum praedicatorum*, 69, p. 61-146.

ROSSI (Guido), 1957, « Contributi alla biografia del canonista Giovanni d'Andrea (L'insegnamento di Novella e Bettina, sue figlie, ed i presunti responsa di Milancia, sua moglie) », *Rivista trimestrale di diritto e procedura civile*, 11, p. 1451-1502.

ROSSI (Luca Carlo), 1988, « Una ricomposta tenzone (autentica?) fra Cino da Pistoia e Bosone da Gubbio », *Italia medioevale e umanistica*, 31, p. 45-80.

SANTAGATA (Marco), 1990, *Per moderne carte. La biblioteca volgare di Petrarca*, Bologne, Il Mulino.

SERMONETA (Joseph B.), 1976, « Pour une histoire du thomisme juif », dans G. VERBEKE et D. VERHELST (éd.), *Aquinas and Problems of his time*, Leuven, p. 130-135.

SIRAI (Nancy G.), 1973, *Arts and Sciences at Padua. The Studium of Padua before 1350*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies.

SIRAI (N. G.), 1981, *Taddeo Alderotti and His Pupils : two generations of Italian medical learning*, Princeton, Princeton University Press.

SIRAI (N. G.), 2001, *Medicine and the Italian Universities, 1250-1600*, Leyde, Brill.

SMALLEY (Beryl), 1960, *English Friars and Antiquity in the Early Fourteenth Century*, Oxford, Blackwell.

STARN (Randolph), 1982, *Contrary Commonwealth: The Theme of Exile in Medieval and Renaissance Italy*, Berkeley, University of California Press.

THOMAS (Antoine), 1883, *Francesco da Barberino et la littérature provençale au Moyen Age en Italie au Moyen Age*, Paris, Thorin,

THORNDIKE, (Lynn), 1926, « Relations of the Inquisition to Peter of Abano and Cecco d'Ascoli », *Speculum*, 1, p. 338-433.

THORNDIKE (L.), 1946, « More Light on Cecco d'Ascoli », *The Romanic Review*, 37, p. 296-306.

VALLI (Luigi), 1928, *Il linguaggio segreto di Dante e dei Fedeli d'Amore*, Rome, Optima, 1928, (rééd.. Milano, Luni 1994).

WEISS (Roberto), 1949, *Il primo secolo dell'Umanesimo*, Roma, Storia e letteratura, 1949.

WEISS (Roberto), 1951, « Lovato dei Lovati (1241-1309) », *Italian Studies*, 6, p. 3-28.

WIERUSZOWSKI (Helene), 1953, « Arezzo as a Center of Learning and Letters in the Thirteenth Century », *Traditio*, 9, p. 321-391.

WINROTH (Anders), 2000, *The making of Gratian's Decretum*, Cambridge, Cambridge University Press.

WITT (Ronald G.), 1995, « What did Giovannino Read and Write? Literacy in Early Renaissance », *I Tatti Studies*, 6, p. 83-114.

WITT (R. G.), 2000, 'In the Footsteps of the Ancients'. *The Origins of Humanism from Lovato to Bruni*, Leyde, Brill.

ZAMBON (Francesco), 1974, « Gli animali simbolici dell' Acerba », *Medioevo Romano*, 1, p. 61-85.

ZAVATTERO (Irene), 2005, « La *Quaestio de felicitate* di Giacomo da Pistoia : un tentativo di interpretazione alla luce di una nuova edizione critica del testo », dans M. BETTETINI, F. D. PAPARELLA (eds.), *La felicità nel Medioevo*, Louvain-la-Neuve, Brepols, p. 355-409.

ZONTA (Mauro), 1996, *La filosofia antica nel Medioevo ebraico. Le traduzioni medievali dei testi filosofici antichi*, Brescia, Paideia.